

Bécassine mobilisée

Caumery

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

BÉCASSINE MOBILISÉE

Je reprends aujourd'hui le récit de mes aventures, Je reprends aussi mon stylo. Jamais il n'a si mal marché ; un porte-plume de deux sous serait bien plus commode ; mais comme cet outil de stylo m'a coûté les yeux de la tête, je ne me déciderai…

… à le lâcher que quand il ne marchera plus du tout. Et encore !… Pour l'instant, il s'amuse à cracher son encre sur mon papier et sur mes doigts. Le temps de lécher tout ça, et je commence.

Vers la fin de l'été dernier, mon jeune maître, le lieutenant Bertrand de Grand-Air, a dit qu'il était tout à fait guéri de ses blessures et qu'il allait demander à repartir au front. Il a dit ça pendant le déjeuner, au moment où je servais le premier plat…

… qui était une tête de veau. D'émotion, j'ai failli la laisser tomber, la tête de veau, sur celle du lieutenant. Je l'ai rattrapée bien juste à temps ; j'ai posé le plat sur le buffet et j'ai commencé à pleurnicher dans mon mouchoir.

Mais j'ai regardé M Thérèse, la femme du lieutenant, et M la marquise de Grand-Air, sa tante, chez qui, pour lors, nous étions tous installés. Elles ne pleuraient pas. De les voir si courageuses, ça m'a fait honte de l'être si peu…

J'ai renfoncé mes larmes et mon mouchoir, j'ai repris ma tête de veau et j'ai fini de servir le déjeuner. Je dois avouer que je l'ai servi tout de travers, même qu'à la fin, le lieutenant m'ayant demandé le bocal de cerises à l'eau-de-vie,

… je lui ai apporté celui des cornichons. Il a ri et il m'a dit : « J'espère que sur le front le ravitaillement sera mieux fait. » Comme j'étais toute décontenancée, je me suis sauvée à la cuisine.

Là, j'ai raconté ce qui venait de se passer à la vieille Maria, la cuisinière. Elle m'a regardée avec un air de mépris comme je n'en aurais pas en regardant un chien, et elle a bougonné des choses qui m'ont fait de la peine :

Que je devenais de plus en plus bête ; que c'était malheureux de prendre l'argent de notre maîtresse, qui n'en a pas plus qu'il ne faut, pour lui rendre si peu de services… etc., etc. Je crois que j'aurais repiqué une crise de larmes si mon ami Zidore n'était pas entré à ce moment-là.

2

Zidore a dit je ne sais plus quelle plaisanterie qui nous a fait rire toutes les deux. Nous nous sommes donné une poignée de main en signe de réconciliation. Avec Maria, c'est dix fois par jour que nous nous fâchons et nous réconcilions. Elle est grognon, mais pas méchante…

… et je crois qu'elle m'aime bien au fond, tout en m'attrapant à l'heure et à la course. Tout de même, le soir, au moment où je fais

mes réflexions (c'est en me déshabillant, avant ma prière), j'ai repensé à ce qu'elle avait dit…

… de notre maîtresse qui n'a pas beaucoup d'argent et à qui je ne suis pas utile, je me suis promis d'en toucher un mot à madame. Comme je manque de mémoire, j'ai noté ma résolution sur un bout de papier, avec le fameux stylo, qui a encore craché, naturellement !

Quelques jours après, M. Bertrand a reçu son ordre de départ. Il a été content en le lisant, parce qu'il était nommé à son ancien régiment. M Thérèse, quoique bien émue de penser que son mari allait être de nouveau en danger,…

… a été contente aussi parce que son régiment est dans les Vosges, et comme elle devait aller elle-même chez son père, en Alsace reconquise, ça leur permettait de partir ensemble, tous les deux, ou plutôt tous les trois, car Zidore suit son officier.

Le jour du départ venu, j'ai eu toutes les peines du monde à trouver un taxi. C'est du drôle de monde que ces chauffeurs. On leur propose une course bien payée et ils vous répondent comme si on voulait les voler.

Ils ont toujours à faire dans un autre quartier que celui où on veut aller : à Grenelle ou à Vaugirard quand on a besoin de se faire conduire à la gare de l'Est. Enfin j'en ai découvert un, réformé avec croix de guerre, qui a consenti à marcher, quand il a su…

… que c'était pour un officier. Celui-là, je dois le dire, était bien gentil et complaisant. Avec nos deux dames, le lieutenant, Zidore et les bagages, ça faisait un plein chargement. Quand tout a été casé, les valises et les gens, le chauffeur m'a dit :

« Et vous, la Bretonne, vous n'êtes pas de la promenade ? En se tassant un peu, vous pourriez tenir sur le siège. » Vous pensez si ça me tentait. M la marquise s'en est aperçue et elle m'a dit : « Allons, montez, Bécassine, puisque le chauffeur y consent. »

Pour tassés, c'est sûr qu'on l'était, et que, dans les tournants, j'avais de la peine à garder mon équilibre. Des fois Zidore avait juste le temps de me retenir pour que je ne tombe pas du siège, et d'autres fois, j'étais jetée sur le volant, ce qui gênait bien le chauffeur pour conduire.

3

Enfin, on est arrivé sans accident sérieux : tout juste deux voitures qu'on a accrochées et un trottoir sur lequel on est monté. C'est des choses sans gravité à quoi on est habitué avec les taxis du jour d'aujourd'hui.

Je ne vous dirai pas grand'chose des adieux à la gare. Depuis tant d'années que dure cette maudite guerre, qui donc n'a pas conduit quelqu'un qu'il aime bien et qui part pour se battre ? Cette fois-là, comme toujours, ç'a été celui qui allait se battre…

… qui encourageait celles qui restaient. Grâce à un employé supérieur que connaissait M la marquise, nous avons pu passer sur le quai. Au départ, nous avons remué nos mouchoirs et nous sommes restées à regarder…

… quelques minutes encore après que le train avait disparu. « Allons, Bécassine, a dit Madame, il faut rentrer. » Nous avons

retrouvé notre taxi et nous y sommes montées, moi dans l'intérieur, cette fois, avec Madame.

Nous étions bien tristes toutes les deux, et silencieuses. J'ai pensé qu'il fallait parler pour distraire ma chère maîtresse, et l'idée m'est venue que c'était le moment de lui toucher un mot de ce que m'avait grogné la vieille Maria.

Je lui ai dit : « Je peux-t'y prendre la liberté de demander à Madame ce qu'on va faire maintenant ? Sans doute que Madame va finir l'été dans sa propriété de Roses-sur-Loire ? » Elle m'a répondu : « Non, Bécassine. J'ai été obligée de louer Roses-sur-Loire. »

C'était visible qu'elle était contente que j'aie abordé ce sujet, et qu'elle était disposée à le continuer. Mais, à ce moment, le taxi s'est arrêté ; le chauffeur nous a dit : « C'est une panne, ne vous inquiétez pas, j'en ai pour deux minutes. »

Il a fourgonné je ne sais quoi dans son moteur. J'étais descendue aussi, je le regardais : c'est utile de s'instruire de ces mécaniques-là, vu que maintenant, à peu près chaque fois qu'on prend un taxi, on a une panne.

Quand c'est pas le chauffeur qui refuse de marcher, c'est le moteur. Au bout d'un quart d'heure, Madame s'est impatientée ; elle a payé ; nous sommes parties à pied, et, tout en marchant, nous avons causé.

4

C'est Madame qui a renoué la conversation. « Bécassine, qu'elle m'a dit, non seulement j'ai loué Roses-sur-Loire, mais, comme je suis à fin de bail pour mon appartement de Paris, je vais le quitter : il est trop grand et trop cher…

« … Je n'aurai plus qu'une seule installation, très simple, très modeste, à Versailles. » En entendant ça, je n'ai pas pu m'empêcher de crier : « Alors, « c'est vrai que Madame est ruinée ? » et je l'ai crié si fort que les passants se sont retournés.

« — Taisez-vous donc, a fait Madame ; j'ai horreur de me donner en spectacle. » Elle a marché un peu en silence, avec moi bien penaude à côté d'elle, et puis elle a repris : « Non, je ne suis pas ruinée, gênée seulement et obligée de me restreindre…

« … parce que depuis la guerre, mes propriétés ne me rapportent presque plus rien. Je ferai une première économie en n'ayant qu'un petit appartement ; cela me permettra aussi de n'avoir qu'une seule bonne. Et à ce propos, Bécassine… » Elle s'est arrêtée de marcher et de parler, comme hésitant à dire la fin, et moi j'attendais, le cœur battant bien fort, car je devinais ce qui allait suivre. Mais à ce moment nous avons entendu du côté de la chaussée…

… une voix qui criait : « Madame ! Eh ! Madame ! » Nous avons regardé. C'était notre chauffeur qui appelait. Il riait, il disait : « Ça y est ; j'ai réparé. J'avais vu votre direction et je vous ai rattrapées. Ça m'ennuyait de vous laisser en plan au retour de conduire un officier…

« … d'autant plus que la dame m'avait donné un bon pourboire. Montez, je vais vous remettre chez vous. » Madame disait que ça n'était pas la peine, mais il a insisté et elle a cédé pour ne pas le contrarier.

Aussitôt dans le taxi, comme je voulais savoir ce que Madame pensait pour la chose dont on parlait avant, c'est moi qui y suis revenue, et j'ai dit : « Alors, comme Madame n'a plus besoin que d'une bonne, et que Maria la servira mieux que moi, elle va me renvoyer. »

Àpeine j'ai eu dit ça, ç'a été plus fort que moi, je me suis mise à sangloter. Je répétais : « Oh ! la la ! Oh ! Nec ! Aller chez les autres, moi que je n'ai jamais quitté la famille ! Moi que j'aime tant Madame, et M. Bertrand, et la jeune Madame, et toute la famille ! Oh la la ! Oh la la ! » Madame était tout émue.

Elle m'avait pris les mains ; elle me consolait, même elle m'a tamponné les yeux, et avec son mouchoir à elle, son mouchoir qui a une couronne de marquise brodée dans le coin. Elle a dit : « Il ne s'agit pas de vous renvoyer. J'avais pensé…

5

« … à vous chercher une bonne place, dans mon voisinage. Vous seriez venue souvent me voir ; mais n'en parlons plus, puisque cela vous fait de la peine. Je m'arrangerai. » Nous étions si troublées que nous ne nous étions pas aperçues que le taxi était arrêté depuis un bon moment. Il a fallu que le chauffeur…

… nous dise qu'on était arrivé. Nous sommes descendues ; Madame a eu de la peine à lui faire accepter une pièce de vingt sous ; il se trouvait assez payé avec son pourboire avant. Comme je passe facilement d'une idée à une autre…

… j'ai fait la réflexion que j'avais eu tort de dire du mal des chauffeurs et qu'il y a du bon monde partout. Je lui ai serré la main et, pour plaisanter, je lui ai promis que si jamais je devenais riche, ce serait lui qui conduirait mon auto.

Ça l'a fait bien rire et un peu aussi Madame. Elle est allée dans sa chambre où je l'ai suivie. Pendant que je l'aidais à mettre sa robe d'intérieur, elle m'a dit encore que je resterais avec elle, qu'il ne fallait plus penser à notre conversation.

J'ai dit oui, par politesse, mais je ne pensais qu'à ça. Je vous le demande, à vous qui me connaissez : Est-ce que je suis une fille à rester dans une maison où je ne sers à rien ? une fille à manger l'argent d'une maîtresse qui est bonne comme du pain, du pain d'avant la guerre ?

Non, vrai, je ne suis pas une fille à faire ça. Seulement, être bonne chez d'autres en quittant une place où j'étais quasiment comme de la famille, je n'aurai pas pu. Alors quoi faire ? Après m'être tortillé la cervelle pendant plus d'une heure…

… je me suis décidée à demander conseil à Maria. Elle m'a dit que le moyen de tout arranger, c'était de chercher une place à Versailles, pas une place de bonne, un emploi dans une administration ou une usine. Madame accepterait certainement que…

… j'habite chez elle, et comme je gagnerais de quoi payer ma nourriture, je ne lui serais pas à charge. J'ai trouvé que c'était

une idée admirable. Nous avons été en parler à Madame, qui a dit qu'elle voulait bien, qu'elle serait contente de continuer à me voir.

Et moi aussi, je suis contente. Je voudrais déjà être à Versailles et placée. Parce que, faut bien le dire, si j'aime ma maîtresse, j'aime aussi le changement et les aventures.

6

Les jours qui ont suivi, on a préparé le déménagement de l'appartement de Paris. Il y en a eu de l'ouvrage ! Pensez donc, plus de dix ans que Madame habitait là !

Ce qu'il a fallu faire de malles et remplir de paniers ! Et puis les meubles fragiles à empaqueter pour qu'ils ne soient pas abîmés dans le voyage. Moi surtout, je mettais au moindres chaises…

… des chiffons, et de l'ouate, et des papiers, parce que je n'ai pas beaucoup de confiance dans les déménageurs. Ces gens-là, ça ne connaît pas ce qui est beau, et ça n'a de respect pour rien.

Ça me désolait de voir comme ils faisaient valser le mobilier de ma maîtresse, un mobilier artistique, et même on peut dire historique, où y a des choses qui datent… je ne sais pas, moi : peut-être du temps de Jeanna d'Arc, ou de Clodion le Chevelu.

On a employé la semaine à ce travail. Quand ça a été terminé, Madame, un soir, nous a appelées, Maria et moi, dans son petit

salon. C'était triste à pleurer de voir comme ça, toute nue et en désordre, cette pièce qu'on avait connue si jolie et si soignée.

Madame nous a dit qu'elle allait coucher à Versailles, à l'hôtel ; elle nous a recommandé de veiller le lendemain matin, au chargement des voitures et, dès que ce serait fait, quand les déménageurs se mettraient en route, de venir la rejoindre.

Tout en parlant, elle passait son manteau, fermait son nécessaire de nuit, et elle allait sortir, quand heureusement Maria, qui a de la tête, lui a demandé où on la retrouverait : « Dans le parc, qu'a répondu Madame, près de bassin de Cérès ;...

« ... vous savez, à la place où je me mets toujours. — Oui, je sais, Madame. » Faut dire que Maria a accompagné souvent Madame à Versailles quand elle allait voir le travail des tapissiers dans le nouveau logement. Et quand il leur restait du temps, elles se promenaient ensemble.

Alors elle est au courant. Moi, ça m'a bien un peu étonnée d'entendre parler de parc, de bassin et de cette Cérès, mais je n'ai pas fait grande attention sur le moment, parce que j'étais occupée d'un déménageur qui maniait des potiches de Chine avec pas plus de respect...

... que si ça avait été de la batterie de cuisine. J'ai eu bien juste le temps de les lui prendre des mains pour qu'il n'arrive pas un malheur. Même que je l'ai traité de vandale et qu'on a eu des mots ensemble. J'avais, tort, mais de voir un sans-soin pareil, ça le tournait les sangs.

Le lendemain, tout s'est passé comme c'était convenu. Vers dix heures, nous avons pris notre train, Maria et moi, aux Inva-

lides. Entre parenthèses, c'était bondé de militaires. Ça m'a surprise, et je j'ai dit au contrôleur pendant qu'il faisant un trou dans mon billet.

7

Il m'a répondu : « C'est comme ça à tous les trains, dans les deux sens ; c'est à croire que, chaque jour, tous les soldats de Paris vont à Versailles, pendant que tous les soldats de Versailles viennent à Paris. » Et ça m'a surprise encore plus, mais je n'étais pas…

… au bout de mes étonnements. Nous arrivons, nous marchons dix minutes par des rues bien larges, bien droites, et avec de jolies boutiques.

Et puis je vois une belle grille, vraiment du travail soigné, et une maison de concierge tout ce qu'il y a d'élégant, qu'il y a bien des châteaux de mon pays qui paraîtrait des bicoques à côté. « L'entrée du parc, me dit Maria. — C'est cossu, que je lui réponds. »

Et l'étonnement que j'avais eu la veille en entendant parler de parc, me reprend en plus fort. Je n'en revenais pas que Madame, qui changeait de local pour se diminuer, puisse avoir un parc de cette importance. Tout ébaubie, je m'étais arrêtée devant un bassin…

… grand comme un étang, tout plein de bêtes et de gens en métal. « Venez donc, a bougonné Maria ; nous ne sommes pas en avance. Vous regarderez les estatues une autre fois. » Nous avons

repris notre course. Je me raisonnais ; je me disais : « Peut-être que la maison est…

« … moins conséquente que le jardin ; peut-être qu'elle est toute petite. C'est des choses qui arrivent. » Et j'étais bien curieuse de la voir, cette maison. Après qu'on a eu retrouvé Madame et qu'elle a eu un peu causé avec Maria, elle a dit : « Montons jusqu'à l'Esplanade pour que Bécassine…

« … fasse connaissance avec notre nouvelle résidence. » Nous avons marché par une allée tournante, et tout d'un coup, je l'ai vue, la maison. Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas ma stupéfaction devant cette façade, qui n'en finit pas…

… avec des centaines de fenêtres, et des colonnes, et des statues. J'ai pas pu me retenir ; j'ai crié : « Madame parle de se diminuer, et c'est ça qu'elle a loué ! Eh bien, avec tout le respect que je lui dois, Madame me permettra de lui dire que jamais Maria, à elle toute seule, ne pourra lui faire son service là dedans. — « Mais Bécassine, voyons, Bécassine, » disait Madame. Maria répétait : « Ça y est, elle devient folle. » Mais j'étais lancée ; j'ai continué : « Même à nous deux, même en prenant une femme de ménage de temps en temps, je ne sais pas si on suffirait. »

Je me suis arrêtée à bout de souffle. Alors Madame a pu parler ; elle m'a dit doucement : « Calmez-vous, ma bonne Bécassine ; ce que vous avez sous les yeux, ce n'est pas ma maison ; c'est le Palais de Versailles, le Palais du roi Louis XIV. »

8

Je ne peux pas m'empêcher de rire en pensant que j'ai pris le Palais pour le logement de M la marquise. Son vrai logement, c'est un appartement dans une maison au bout de la ville, presque à la campagne, dans un quartier qui s'appelle Clagny.

C'est petit, mais très gentil. Quand nous y sommes allées, après avoir déjeuné à l'hôtel, les voitures arrivaient. Le déchargement a commencé et aussi mes rages contre les déménageurs. Mais je vous en ai déjà parlé et je ne veux pas rabâcher.

Pendant plus d'une semaine je n'ai pas pu m'occuper de chercher une place parce que j'étais nécessaire à Madame. Il fallait défaire les malles, les empaquetages, et tout mettre en place.

Ce qui nous retardait, c'était le peintre. Comme on manque d'hommes partout, l'entrepreneur n'avait donné qu'un ouvrier. Il s'appelait César, qui est, à ce qu'on m'a assuré, un nom italien. En voilà un qui ne s'en faisait pas.

Il arrivait sur les neuf heures ; il retirait ses souliers et mettait des espadrilles. Et puis, il installait ses tréteaux, ses pots de couleurs, sa colle, ses brosses, ses papiers, tout ça sans se presser. Il peignait ou collait un peu, et ça le menait à onze heures.

Alors, il retirait ses espadrilles, remettait ses souliers, rangeait son matériel, et il allait déjeuner.

La cérémonie des souliers et du rangement, ça recommençait après le déjeuner ; ensuite il y avait le casse-croûte de trois heures, et à cinq heures, il s'en allait en disant que ça manquait de jour.

Tout le temps il chantait, très bien, ma foi, des airs de son pays qui me plaisaient beaucoup, surtout un qui s'appelle Sole mio et un autre où on répète « funiculi, funicula ». Souvent je me mettais au pied de son échelle à l'écouter.

Il me disait : « Çantez lé refrain avé moi. » J'essayais, mais moi, vous savez, je ne suis pas très musicale. Alors il se bouchait les oreilles en faisant une drôle de grimace, et il criait : « Horrible ! Horrible ! Qué cela est faux ! »

Il était bien habile aussi avec ses pinceaux. Ce qu'il a fait de plus beau c'est les murs de la salle de bains, tout en imitation de marbre. D'abord ça ressemblait plutôt à de la galantine truffée, parce qu'il avait mis des taches trop noires. Je lui en ai fait la remarque. Il a dit : « C'est zouste !... la signorina Bécassine elle est oune artiste. » Il a corrigé, et ça est devenu magnifique. Un jour, il a dit : « E finite, addio la signorina. »

Il a passé encore tout l'après-midi à emballer et emporter les espadrilles, les brosses, l'échelle, les tréteaux et les planches, et on ne l'a plus revu.

9

« Enfin ! a dit Madame ; mais je suis lasse de vivre en camp volant. Pour achever vite l'installation, j'ai envisagé une femme de journée ; elle viendra demain matin. » J'étais curieuse de la connaître, et, le lendemain, dès sept heures...

... j'étais devant la porte à la guetter. J'ai vu une petite femme toute jeune, toute ronde, toute blonde, avec une figure d'enfant,

et même autant dire de poupée. Du plus loin qu'elle m'a aperçue, elle a commencé : « C'est moi, Julie, la femme de journée. Et vous, vous êtes mademoiselle Bécassine ? »

« … Bonjour, Mademoiselle Bécassine. Comment allez-vous ? Moi, je vais bien, merci. M la marquise est-elle là ? Oui. Bien. Allons voir M la marquise. Ne perdons pas de temps en bavardage. J'ai horreur de perdre du temps ; j'ai horreur des bavardages. »

Je n'essaierai pas de vous répéter tout ce qu'elle a dit, à moi d'abord, et puis à Madame et à Maria. Elle parle tout le temps, d'une petite voix tranquille, comme si les paroles coulaient de sa bouche ; ça me rappelait…

… un ruisseau auprès duquel je m'asseyais toute petite, en gardant les oies, et qui n'arrêtait pas de jaser. Seulement au bout d'une heure, j'y était si bien habituée que je ne l'entendais plus ; avec la femme de journée, c'est pareil.

Elle est au courant de tout. Sans s'arrêter de travailler, elle vous raconte le communiqué, la séance de la Chambre, les grands événements du monde entier, les petits événements de Versailles. « Avec Julie, je n'ai plus besoin de lire les journaux, dit Madame, c'est ma petite gazette. »

Maria et moi nous l'appelons presque toujours comme ça. Un jour, l'installation s'achevait. Par extraordinaire, la Petite Gazette se taisait. Pendant que nous travaillions ensemble, j'ai dit : « Ça sera bientôt installé ; je vais pouvoir m'occuper de chercher une place. »

Ça l'a remise en train de bavarder. « Une place, qu'elle a dit : vous voulez une place. Quelle place ? Une place de bonne ? —

Non, pas une place en maison, une place en fabrique ou dans une administration. — Il y a mieux que ça à faire, mademoiselle Bécassine : il faut vous mobiliser. »

J'ai crié : « Bonne idée, je vais me faire cantinière. » Je me voyais déjà avec mon tonneau sous le bras, comme s'est représenté sur les images d'autrefois. Mais j'ai fait réflexion que ça n'était pas possible puisque je ne voulais pas quitter Madame. Alors, Julie m'a dit qu'il ne s'agissait pas de ça,…

… qu'on faisait appel aux femmes pour remplacer dans beaucoup d'emplois les hommes qui sont à la guerre, et elle m'a emmenée voir une affiche où c'était expliqué en belles phrases…

… Elle a ajouté : « Il y a des bureaux où on s'inscrit. J'en connais un pas loin de Versailles. Si vous voulez, je vous y conduirai. » Avec la permission de Madame, on a convenu d'y aller le lendemain.

10

Le lendemain, donc, Julie m'a menée au bureau des mobilisations féminines. Pendant le trajet, elle m'a expliqué que j'aurais pu aussi bien me faire inscrire à Versailles, mais que dans le pays où nous allions, qui n'est pas si conséquent…

… il y avait eu moins de demandes ; j'avais donc chance d'y obtenir plus vite une place. Elle m'a conduite à la porte du bureau et elle m'a quittée, probablement pour aller bavarder quelque part, en me donnant rendez-vous dans la rue de la Gare.

Je suis entrée, et j'ai vu une pièce sans personne dedans, avec un guichet fermé. C'est bête, mais un guichet fermé ça m'intimide toujours. J'ai marché en faisant du bruit exprès, j'ai toussé, personne ne s'est montré.

Alors, je me suis décidée à frapper, doucement d'abord, puis de toute ma force. Rien n'a bougé ; pourtant j'entendais quelqu'un de l'autre côté. Ma foi, la moutarde m'a monté au nez ; j'ai crié : « C'est-y aujourd'hui ou demain que vous vous déciderez à ouvrir votre boîte ? »

J'ai pas eu plutôt lâché cette phrase, pas bien polie, faut l'avouer, que j'ai commencé de m'en repentir, en faisant réflexion que le quelqu'un qui était derrière le guichet, c'était quelqu'un du gouvernement, et que parler sans politesse à quelqu'un du gouvernement, c'est grave. J'ai eu envie de m'ensauver, mais au moment que j'allais filer sans demander mon reste, une petite porte à côté du guichet s'est ouverte ; une voix m'a dit d'entrer bien vite pour ne pas faire de courant d'air, et j'ai été rassurée parce que la voix était douce, douce, toute faible même…

… comme d'un malade qui a de la peine à parler. J'ai passé la porte, je me suis trouvée dans le vrai bureau. Celui qui m'avait parlé y était seul. Malgré la chaleur, il était tout emmitouflé. Il avait des cheveux et une barbe blond filasse, comme déteints, et sa figure était presque de la même couleur.

Maintenant, je vais vous noter notre conversation en mettant ça comme dans les pièces de comédie ; ça sera plus clair et ça ira plus vite : « Moi. Monsieur, je viens pour m'inscrire comme mobilisée. — Lui. Nous verrons cela tout à l'heure, mademoiselle,

mais asseyez-vous ; causons un peu ; ça me fera du bien de causer.

« … Pensez donc, je suis seul toute la journée ; jamais il ne vient personne, et je n'ai rien à faire ; je m'ennuie atrocement. Quelle existence ! — Moi. Ça ne marche donc pas les mobilisations ? — Lui. Ça a marché très fort, au début. Il est venu du monde, en flot, en foule ; je ne pouvais pas suffire…

« … je ne mangeais plus, je ne dormais plus, je ne faisais qu'inscrire. Quelle existence ! Mais maintenant que toutes celles qui voulaient être inscrites le sont, il ne vient plus personne. Vous êtes la première depuis deux mois. Deux mois sans voir personne ! Quelle existence !

11

« Moi. Si vous n'avez rien à faire, pourquoi que votre ministre ne vous donne pas un autre emploi ? — Lui. Je crois qu'il m'a oublié. Ça arrive dans l'administration. Tenez, j'ai lu l'histoire d'un factionnaire que, sur l'ordre de Napoléon, on avait placé à la porte d'une maison qu'habitait un grand personnage.

« Il a déménagé, le grand personnage ; il n'y avait plus rien à garder dans la maison. On a laissé le factionnaire. Napoléon est tombé, mais le factionnaire est resté ; je ne serais pas surpris qu'il soit encore devant la maison. Pour moi c'est pareil : je suis le factionnaire oublié. Quelle existence !

« Moi. — Monsieur le factionnaire… pardon, monsieur l'employé, je veux dire, le temps passe ; ça serait-y un effet de votre

bonté de m'inscrire ? — Lui. Vous voulez vous en aller, déjà ? Ce n'est pas gentil. Vous n'êtes donc pas bien ici ? Allons, rasseyez-vous. Nous allons faire la dînette. Prenez un peu de cette pâte…

« … Elles est parfaite pour le rhume. — Moi. Je ne suis pas enrhumée. — Lui. Moi non plus, mais nous pouvons l'être. Prenez. — Moi. Vous êtes bien honnête ; j'en prends pour ne pas vous désobliger. — Lui. Prenez aussi ce sirop dépuratif. Coupé d'eau, c'est délicieux. Si vous préférez quelques pilules laxatives…

« Moi. Merci, avec la pâte, j'ai ma suffisance. Mais, à ce que je vois, vous êtes pharmacien ? — Lui. Je suis poète. Être poète et passer sa vie dans un bureau d'inscription où on n'inscrit pas, quelle existence !

« (Il prend des papiers sur sa table.) « Voici ma dernière œuvre. J'y travaillais quand vous avez frappé. J'étais en pleine inspiration. C'est pour cela que je vous ai fait attendre. Excusez-moi. Voulez-vous que je vous lise ma dernière œuvre ?

« Moi. Ça me fera plaisir et honneur, mais je dois vous dire que je ne m'y connais pas. Je ne suis pas dans la poésie ; je suis dans la cuisine. — Lui. Tant mieux, Molière lisait ses vers à sa cuisinière…

« … Voici mon dernier poème. (Il déclame.)

Ôjeune fille pâle, pour prendre bonne mine,
Absorbe de Deschiens la douce Hémoglobine.

« Et je vous lis aussi l'avant-dernier poème. (Il redéclame.)

Que faut-il pour avoir teint rose et langue nette ?
Simplement du sirop de pomme de reinette.

« Eh bien, mademoiselle, qu'en dites-vous ? — Moi. J'aime ça, c'est facile à comprendre et pas long…

« … Mais décidément vous êtes dans la pharmacie. — Lui. Dans la poésie pharmaceutique. Je vais vous dire comment l'existence — quelle existence ! — m'a contraint de m'y plonger. Reprenez un peu de pâte, charitable visiteuse, et écoutez ma lamentable histoire. »

12

Quand l'employé m'a offert de me raconter son histoire, j'ai regardé la pendule. J'ai vu qu'avec toutes ces conversations le train que je comptais prendre était manqué. Le suivant était dans une heure ; alors j'ai dit au monsieur : « Allez-y de l'histoire. »

Il a commencé : « Je m'appelle Bile (Alcide-Désiré). Ma venue au monde fut une grande joie pour ma famille qui avait longtemps attendu un enfant. De là le second de mes prénoms : Désiré. Je fus un poupon fêté et choyé…

« Je fus aussi un poupon vigoureux. Deux nourrices suffisaient à peine à calmer mon appétit ; parfois on y ajoutait un biberon, avec lequel je jonglais. Jongler à six mois ! C'est pour cela qu'on joignit à Désiré le prénom d'Alcide qui est, vous le savez sans doute, un de ceux d'Hercule.

« Je passe rapidement sur mon enfance et ma jeunesse : elles furent heureuses ; elles n'eurent pas d'histoire. Mais depuis, quelle existence !… Quand j'eus vingt ans, mon père, qui était employé d'administration, me fit recevoir dans son ministère.

« C'est à ce moment que se révéla ma vocation poétique. Elle fut la cause de mes malheurs. D'abord, elle arrêta mon avancement. Neuf fois sur dix, quand mes chefs venaient surveiller mon travail, ils me trouvaient occupé à composer des vers.

« Parfois même, en proie à l'inspiration, il n'arrivait de couper par des fragments de poème les rapports que j'étais chargé de rédiger. L'un d'eux parvint en cet état au ministre. Vous devinez sa surprise et son mécontentement.

« Je ne fus pas renvoyé, grâce à l'excellent souvenir que mon père avait laissé au ministère, mais, raillé par mes camarades, suspecté par mes chefs, j'étais dès lors condamné à végéter dans des emplois obscurs. Quelle existence !

« Je voulus m'en dédommager en me faisant, comme poète, un nom illustre. Un désir passionné me prit d'être publié. Je portai à un éditeur un poème qui m'était particulièrement cher. L'éditeur me reçut fort aimablement, mais se déclara trop chargé de manuscrits…

… pour pouvoir examiner le mien. J'allai dans tous les journaux, dans les principales revues. Quelques directeurs eurent la bonté de m'autoriser à leur déclamer de mes vers. Ils les trouvaient admirables, mais toujours le manque de place, ou quelque autre raison, ne leur permettait pas de les accepter.

« Enfin, un ami me signala, comme accueillante aux débutants, une publication intitulée : L'Esprit et le Corps, qui portait, en sous-titre, cette devise : Le corps sain fait l'esprit sain. Je volai plutôt que je ne courus chez le directeur.

13

« Il m'écouta, en manipulant des fioles et boîtes qui encombraient son bureau ; puis il me dit : « Très jolis vos vers, mais ce n'est pas le genre que je publie. Tenez (il me tendit une fiole), écrivez quelque chose sur cet élixir tonique ; si c'est réussi, ça passera dans l'Esprit et le Corps, et je…

« … vous paierai généreusement un sou le vers. » J'hésitai longtemps : rabaisser mon talent à un tel sujet ! Mais le désir d'être publié l'emporta. Les vers furent faits ; ils parurent. Avec quelle ivresse j'achetai le numéro les contenant ! Quand on a goûté une telle joie…

… on ne peut plus s'en passer. Je continuai d'écrire, toujours dans l'Esprit et le Corps qui était, ai-je besoin de vous le dire, un journal de réclame pour les spécialités pharmaceutiques. En vers vibrants, j'y célébrais des sirops, des pilules, des cachets. « Vous avez le génie de la spécialité ! » m'assurait le directeur.

« Ses clients pharmaciens, enchantés, m'envoyaient, en remerciement, leurs produits. À force de les vanter, j'éprouvai le besoin de les goûter. Les meilleurs remèdes sont dangereux quand on n'en a pas besoin. Je n'avais besoin de rien, et je pris de tout, pêle-mêle, au hasard.

« Maintenant, c'est une manie enracinée. Elle a détruit ma santé. Si vigoureux naguère, je suis devenu l'être malingre que vous voyez. C'est pourquoi je signe mes vers : Alcide D. Bile. Débile, vous comprenez le jeu de mots. Voilà ma lugubre histoire. Quelle existence !… »

J'étais émue de voir ce pauvre homme si malheureux, mais j'ai regardé de nouveau la pendule… Il ne me restait qu'un quart d'heure pour mon train. Alors, j'ai demandé une fois de plus à M. Bile de m'inscrire. « Oui, oui, qu'il m'a dit, je ne veux pas abuser de votre temps. » Il a écrit un tas de choses sur son registre. Puis il a ajouté : « Vous avez le numéro 3.917…

« On n'a encore mobilisé que jusqu'au 721, vous aurez donc à attendre ; mais je vais mettre une mention spéciale sur votre fiche ; grâce à cela, j'espère que votre tour viendra avant la fin de la guerre. » Je l'ai remercié, il m'a remercié, il m'a forcée à emporter quelques-unes de ses boîtes et de ses fioles…

… et nous nous sommes quittés en nous donnant des poignées de main, comme des amis de dix ans. Dans la rue de la gare, j'ai retrouvé Julie, occupée à débiter ses histoires aux commères du pays. Je lui ai raconté ce qui s'était passé au bureau, elle m'a dit :

« J'avais déjà entendu parler de ce garçon-là ; il est gentil, mais un peu fou. Avec tout ça, vous n'aurez pas, avant longtemps, votre emploi de mobilisée. En attendant, il faut chercher autre chose. Je m'en occuperai. »

Nous étions en retard, aussi, en arrivant à Versailles, nous avons pris le tram. « J'y pense, a fait tout d'un coup Julie, ça vous irait-il de travailler dans les tramways ? Il paraît qu'on y demande des employées. » J'ai accepté. Moi, tout me va, pourvu que je ne reste pas plus longtemps à charge à ma chère maîtresse.

14

Je vais interrompre le récit de mes aventures de future mobilisée pour vous raconter un petit accident qui m'est arrivé. C'est encore une histoire de stylo. Je vous demande pardon de vous parler si souvent de ce satané outil, mais il tient une grande place…

… dans la vie de quelqu'un qui fait ses mémoires. Donc, un matin, au moment de me mettre à écrire, je m'aperçois que je n'ai plus d'encre. Je descends chez la papetière : « Madame, c'est pour de l'encre à stylo. — Quelle couleur ? — À votre idée : celle qui fait le plus lisible. »

« — Prenez de la noire. » Je prends une petite fiole de noire, je rentre, je charge mon stylo, et je veux écrire. Ça ne marche pas. J'essuie la plume, je secoue mon outil ; l'encre s'entête à ne pas descendre. Me voilà repartie chez la papetière.

« Madame, avec votre encre noire, le stylo n'écrit pas. — C'est parce qu'il est vieux et que l'encre noire est épaisse. Prenez de la bleue claire, elle est plus coulante. » Je prends une fiole de bleue claire ;

… je rentre, je vide mon stylo de la noire, je la remplace par la bleue claire…

… et je commence à écrire. Cette fois, l'encre descend bien, mais elle est toute pâle, on la voit à peine.

Je retourne encore chez la papetière : « Faites excuse, madame, de vous déranger si souvent, mais votre bleue claire, c'est si clair que c'est comme si c'était rien du tout. — Mélangez par

moitié les deux encres, vous en aurez une qui sera à la fois coulante et lisible. »

« — Bonne idée, je vas essayer. Merci beaucoup, madame, et bien le bonjour. » Je rentre, je vide le stylo de la bleue claire…

… je pose les deux fioles devant moi et je me dis : « Voyons, Bécassine, ma fille, réfléchis et tâche de ne pas t'embrouiller dans les feux de file.

« Il s'agit de mettre moitié de la bleue dans la noire, et moitié de la noire dans la bleue. Si tu verses la noire dans la bleue, ça débordera puisque la fiole bleue est pleine ; et si tu verses la bleue dans la noire ça sera de même. Alors, il n'y a qu'une chose à faire :

« … c'est de verser la bleue dans la « noire, en même temps que tu verseras la noire dans la bleue. Allons-y, les deux fioles inclinées bien pareil, pour que ça se vide et ça se remplisse ensemble. » Ça me paraissait géométrique et finement raisonné.

Eh bien, ça n'a pas marché du tout comme je pensais. Les deux encres, elles se sont bien mélangées, mais pas dans les bouteilles, dans une grande flaque qu'elles ont faite sur ma table, et que, par la suite, j'ai eu bien de la peine à éponger.

15

Heureusement encore que quand j'écris, je mets toujours comme tapis le mouchoir à carreaux que je tiens de feu ma grand'tante

Corentine, et qui est peut-être le seul héritage que je recueillerai de toute ma vie. Ça ne l'a pas arrangé, mon héritage,…

… mais ça a protégé la table qui appartient à ma maîtresse, et comme ça ma bêtise n'a fait tort qu'à moi. C'est ce que j'ai dit à Maria qui est entrée dans ma chambre pendant que je finissais d'éponger, et qui me bougonnait après. Je lui ai répondu…

… poliment, mais sur un ton qu'elle ne me connaissait pas et qui l'a fait filer sans demander son reste. Dame ! je ne suis pas disposée à le laisser attraper par elle, maintenant que me voilà mobilisée, que me voilà quelque chose comme fonctionnaire du gouvernement.

Car, ça y est, je suis engagée. Vous vous rappelez que j'avais décidé de me présenter à l'administration des tramways. J'y suis allée avec Julie et j'ai plu tout de suite à l'employé qui nous a reçues. Il a dit que j'avais l'air honnête et puis que j'avais une figure qui annonçait l'énergie et la décision.

Pour l'énergie et la décision, je ne sais si c'est tout à fait juste, mais ça m'a flattée. Seulement, au moment de signer mon engagement, tout a failli manquer parce que j'ai lu sur le papier que les employés doivent porter l'uniforme de la compagnie.

« Y a rien de fait, que j'ai dit. Jamais je ne quitterai le costume de mon pays. — C'est ennuyeux, a répondu l'employé. Vous me plaisez, je vous prendrais volontiers, mais nous avons notre règlement ; comment arranger ça ? Je vais consulter mon chef. »

Le chef est venu. C'est un vieux petit monsieur, tout doux, tout gentil, et soigné dans sa mise comme une vieille demoiselle. Il te-

nait à la main cette espèce de bonnet de police qu'on appelle un calot et que portent les employées de tramway.

Il me l'a tendu : « Mettez ça sur votre coiffe, mon enfant, qu'il a dit : nous allons voir si ça tient, et l'effet que ça produit. Car, il n'y a pas à dire, il vous faut un calot ; on ne peut pas concevoir une receveuse de tramway sans calot. »

J'ai fait ce qu'il demandait. Il a regardé, et il a repris : « C'est un peu étrange, mais cela peut aller. En temps de guerre il ne faut pas se montrer trop formaliste. Vous êtes donc engagée ; vous commencerez votre service lundi. »

Il m'a permis d'emporter le calot. Madame et Maria ont bien ri quand elles m'ont vue avec cette drôle de coiffure. J'ai appris que le vieux petit monsieur est un ami de madame et que je lui avais été recommandée. C'est probablement pour ça qu'il s'est montré si accommodant.

16

J'avais ordre de me trouver à sept heures devant la gare des Chantiers, le lundi où je devais prendre mon service. Y arriver si matin me préoccupait, vu que j'ai un sommeil de plomb et que je craignais de ne pas me réveiller à temps. « Y en aura du grabuge, que je me disais,…

« … si je me mets en retard : tous les tramways « qui seront arrêtés, et tout Versailles qui me criera après ! » Ça me turlupinait tellement, cette idée, que, pendant deux nuits, j'ai à peine fermé l'œil.

Le résultat, c'est que, le dimanche soir, je tombais de fatigue. En dînant avec Maria, je piquais du nez dans mon assiette à chaque bouchée. J'ai fini par lui demander de me pincer de temps en temps, et ce n'est que grâce à ça que j'ai pu manger un peu.

Le dîner achevé, j'ai prié Maria de me prêter son réveille-matin ; j'ai emprunté aussi celui de Madame. Avec le mien, ça faisait trois. Je les ai installés sur des assiettes pour qu'ils donnent plus de bruit.

Un peu tranquillisée, je me suis couchée, et je vous prie de croire que je n'ai pas été longue à ronfler. Je dormais comme une souche depuis je ne sais pas combien de temps, sans remuer ni pied ni patte,...

... quand voilà qu'éclate un charivari dont vous ne pouvez pas vous faire idée, une sonnerie pire qu'un tocsin d'incendie. Je me dresse sur mon lit, réveillée en sursaut, tout affolée, me demandant si c'est les Gothas ou la fin du monde.

Dans l'appartement, j'entendais des allées et venues, des voix qui disaient : « Ça paraît venir de la chambre de Bécassine. » Ma porte s'ouvre ; Madame et Maria entrent.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demande Madame. Quel est ce tapage ? » Maria avise les réveille-matin et crie comme une furieuse : « Je le disais bien que c'était une manigance de cette toquée. C'est-y permis de réveiller des chrétiens à des heures pareilles ! Faites taire vos instruments au moins. »

Énervée comme j'étais, et les idées pas bien nettes, je ne pouvais pas trouver le cran d'arrêt ; alors j'ai tassé mon oreiller sur

mes trois tocsins ; ça a un peu assourdi le bruit, on a pu à peu près s'entendre, et j'ai expliqué ce que j'avais fait et pourquoi.

17

« Bien, bien, a dit Madame, ce n'est qu'une bonne intention qui a mal tourné. Maria, allons nous recoucher. Vous, Bécassine, reposez-vous un peu ; vous avez le temps ; il fait à peine jour. » Mais j'avais trop peur de me rendormir ; je me suis levée…

… j'ai fait ma toilette complète, le calot compris ; et puis, comme je sentais que le sommeil me gagnait et que je ne voulais pas faire du bruit en me promenant dans ma chambre, je me suis tenue debout sur un seul pied, tantôt l'un, tantôt l'autre.

Eh bien ! ça n'a pas suffi. Ce que c'est ennuyeux, des fois, d'être dormeuse comme je suis ! Je ne sais pas bien ce qui s'est passé. Probable que je me suis endormie sur un pied, et puis que j'ai perdu l'équilibre sans que ça me réveille.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que quand je suis revenue à moi, j'étais étendue sur la descente de lit et Maria me secouait en disant : « Remuez-vous, ce coup-ci ; il est la demie de six heures. Dormir ou veiller, ces jeunesses d'à-présent, ça fait tout à rebrousse-poil. »

La demie de six heures ! Et j'avais tout Versailles à traverser ! Je n'ai pas été longue à sauter sur mes jambes et à dégringoler l'escalier. Une fois dans la rue, je me suis mise à galoper en tenant mon calot qui me dansait sur la tête.

Déjà des tramways passaient, vides, allant du dépôt à leurs stations. Tant que j'ai lu dessus : Clagny-Orangerie ou Glatigny-Grandchamp, ça m'a été égal : ça n'était pas mon tramway. Mais il est arrivé un Chantiers-Porchefontaine, le mien ; et, voyez la malchance, il roulait plus vite que les autres.

J'ai couru à côté, de toutes mes forces mais il aurait fallu

être un cheval de course pour le suivre. J'allais renoncer, n'en pouvant plus, quand j'ai eu l'idée de crier : « Arrêtez ; prenez-moi. » Le tramway a ralenti…

… j'ai sauté sur la plate-forme d'avant, et quand j'ai eu repris un peu de souffle, j'ai dit : « Bien le merci, M'sieu le conducteur ; vous me rendez un fier service en m'évitant un retard pour mon début dans les tramways. — Vous seriez-t-y, qu'il a fait, notre nouvelle employée…

« … dont on m'a parlé, la nommée Bécassine ? — Soi-même en personne. — Moi on m'appelle le père Lemboîté, un surnom que je vous expliquerai… Joli métier d'être dans les tramways quand il fait beau temps, que les rails sont pas encombrés et qu'y a de l'électro dans la mécanique. Tenez, amusez-vous à pousser cette manette-là…

« … Nous allons faire un peu de vitesse en votre honneur. » J'ai poussé la manette, on a pris une allure de train express, et en un rien de temps on est arrivé aux Chantiers. « Cinq minutes d'avance, a dit Lemboîté. Pendant que je casse une croûte, allez faire connaissance avec Virginie Patate, la receveuse, qui vous mettra au courant. Je la vois devant la gare. »

18

Je suis allée vers ma receveuse, et je lui ai débité un petit discours que j'avais préparé dans ma tête. Je lui ai dit que j'étais contente d'être sous sa direction, que je ferais mon possible pour la contenter, tcetera, tcetera. Elle m'écoutait à peine, même elle me tournait le dos…

… d'où j'ai jugé que c'était une personne fière et pas bien polie. Enfin elle a répondu : « Nous causerons du tram tout à l'heure ; ça ne m'intéresse pas beaucoup, le tram. En attendant qu'il parte, regardez-ça. Est-ce beau ! »

Ça, c'était des sacs qu'on déchargeait d'un camion devant la gare. La ficelle d'un des sacs était défaite et laissait voir des pommes de terre. Virginie les couvait des yeux, les caressait, en répétant : « Est-ce beau ! Est-ce beau ! » J'ai pris une pomme de terre et, pour dire quelque chose,…

… j'ai dit : « C'est de la vitelotte, qualité estra. » — De la quoi ? a demandé Virginie. — De la vitelotte. » Alors, brusquement, cette femme que je croyais fière et pas polie, elle m'a prise dans ses bras, elle m'a plaqué deux gros baisers sur les joues, et elle m'a dit :

« Faites excuse, c'est plus fort que moi. Je suis si contente de me trouver avec quelqu'un qui s'y connaît en pommes de terre ! Vous avez dit de la vitelotte. C'est bien ce mot-là ? — C'est bien ce mot-là. — Merci de me l'avoir appris. Que je vous embrasse encore pour vous remercier. » Et elle m'a replaqué deux gros baisers.

Vous devinez si j'étais stupéfaite ; même je me sentais un peu inquiète et je me demandais si je n'avais pas affaire à une folle. Heureusement les embrassades ont été arrêtées par la grosse voix de Lemboîté qui criait : « Eh ! Patate ! Eh ! Bécassine ! Venez, c'est l'heure. » Nous avons couru au tramway.

Je vous raconterai plus tard ce qui s'y est passé ; pour l'instant, il faut que j'achève de vous présenter ma nouvelle amie et que je vous dise la conversation que j'ai eue avec elle. C'était à notre repos de midi. Virginie m'a proposé de déjeuner sur l'herbe. Nous avons acheté du pain, de la charcuterie, une bouteille de bière…

… et nous sous sommes installées dans un petit coin bien frais et ombragé, à moins de cinquante mètres de la grille de Porchefontaine où s'arrête notre tramway. D'abord, on ne s'est pas dit grand'chose : moi, je mangeais de bon appétit et on m'a appris que c'est mal élevé de parler la bouche pleine. Virginie, elle, ne mangeait guère.

Elle regardait les arbres l'herbe et elle répétait : « Est-ce beau ! Est-ce beau ! Ah ! la campagne, les plantes, la terre, y a rien qui vaille ça. » À un moment elle s'est levée, elle a été prendre dans un champ voisin une poignée de bonne terre bien grasse, elle l'a roulée dans ses mains…

… et elle a dit : « Ah ! de la terre, de la belle terre comme ça, j'en mangerais. » Et puis elle est revenue vers moi et elle m'a demandé : « Vous n'aimez donc pas tout ça, vous ? — Que si, que j'ai répondu, mais à Clocher-les-Bécasses, le pays d'où je suis née native, j'en ai tellement vu de la terre, des plantes et de la campagne…

19

« … que ça ne me produit plus guère d'effet. » Comme je venais de lui faire confidence de mon pays natal, j'ai pensé que je pouvais sans indiscrétion lui demander le sien. Nous étions à genoux, à ce moment-là, occupées à ramasser les papiers gras et les restes de notre déjeuner.

Elle m'a pris les mains et ; toute rouge, aussi honteuse que si elle avouait un grand péché, elle m'a dit : « Vous allez me mépriser, vous qui êtes une paysanne : je suis de Belleville. » Je l'ai assurée qu'il n'y avait pas de honte à ça, vu qu'enfin tout le monde ne peut pas être né à Clocher-les-Bécasses. Ça a paru…

… la soulager, et elle m'a raconté son histoire : que, toute petite, elle avait travaillé dans la fabrique de chocolat Guérin-Boutron, rue du Maroc, qu'elle ne voyait jamais que les grandes maisons tristes de son quartier et des cheminées d'usines ; comme campagne, tout juste l'herbe pas bien belle du talus des fortifications.

Et puis elle s'était mariée avec un ouvrier de son usine. Un mois après, la guerre éclatait. Son mari, réformé, restait chez Guérin où on travaillait jour et nuit ; ils étaient tous les deux de l'équipe de nuit. « Vous ne pouvez pas vous figurer, Bécassine, ce que c'est lugubre de travailler la nuit, et dans le chocolat encore…

« … Surtout qu'à cause de la guerre on a embauché des nègres. Des nègres, la nuit, sur fond de chocolat, c'est effrayant : on les voit à peine ; on a toujours peur qu'il en soit tombé un dans la cuve au chocolat. Alors, tout ce noir, ça me faisait rêver de soleil, de grand air, de campagne.

« Le plus beau jour de ma vie ç'a été quand mon mari a trouvé un autre emploi, à Versailles, et que moi, je me suis mise dans les tramways. Je vois des arbres, des plantes. Je sens autre chose que le chocolat. Tenez, sentez-vous l'odeur de ce tombereau qui vient là… C'est du fumier… Comme ça sent bon, le fumier ! »

Il était l'heure de reprendre notre service ; nous étions sur la route, près de la grille d'octroi. Virginie m'a dit encore : « Patate, ça n'est pas mon nom ; c'est le père Lemboîté qui m'a surnommée comme ça, en plaisanterie de mon amour pour les pommes de terre… le seul légume que je sais reconnaître.

« Lui, c'est un homme de la ville ; il n'aime que son tramway et ses mécaniques. C'est un brave homme, mais il ne me comprend pas ; vous, je vois que vous me comprenez ; vous êtes une paysanne ; laissez-moi vous embrasser. » On s'est encore embrassées et on s'est hâtées vers le tramway.

Il y avait pas mal de voyageurs qui couraient pour le prendre. « Drôles de gens, a fait Virginie, ils pourraient se promener dans la campagne et ils prennent le tramway pour venir en ville ! Drôle de gens ! » On est monté tous ensemble.

Le père Lemboîté était de bonne humeur : « On est paré, qu'il a crié ; j'ai de l'électro dans mon fil, juste ce qu'y faut. Faut ce qu'y faut, pas trop n'en faut. En avant… — En avant la brouette ! » a terminé Virginie avec un bon rire. Et le tramway a démarré si brusquement que j'ai failli dégringoler.

20

Je me suis laissé entraîner à vous dire l'histoire de ma nouvelle amie Virginie Patate ; je reviens maintenant au moment où elle m'embrassait devant la gare et où le père Lemboîté nous a appelées. Nous avons couru, grimpé dans le tram…

… Il a démarré un peu trop brusquement pour mon goût, d'autant plus que c'était pas la peine de tant se presser : il n'y avait pas un seul voyageur. Virginie en a profité pour m'expliquer ce que j'aurais à faire : les sous à recevoir, les petits papiers à donner, de couleur différente…

… suivant l'endroit où vont les gens, et suivant qu'ils prennent ou non une correspondance. Ça n'est guère compliqué, à preuve que moi qui ne comprends pas vite, j'avais compris au bout de cinq minutes. Juste au moment que je comprenais…

… le tram s'est arrêté, et Virginie a crié : « Tout le monde descend. » Elle a crié pour son plaisir, ou bien par habitude, puisque nous étions seules dans la voiture. Il y avait si peu de temps qu'on roulait que j'ai cru à une panne ; mais non, nous étions déjà arrivées. Notre tramway, voyez-vous, c'est…

… un petit tram bien tranquille. Il va si doucement qu'il ne fait peur à personne : c'est bien juste si les gens et les bêtes se décident à se déranger pour le laisser passer.

Leur sans-gêne met le père Lemboîté dans des colères folles. « Ah ! les bandits, qu'il crie, ils se moquent de moi ! Je finirai par en écraser un ou deux pour leur apprendre la politesse. »

C'est façon de parler ; il est si brave homme que je crois bien qu'il arrêterait sa voiture toute la journée plutôt que de passer même sur une puce. Quand, au lieu d'une puce, c'est un chien endormi ou une poule affolée qui obstrue la voie, il descend, prend la bête et la met hors des rails sans la bousculer.

Donc, notre petit tram, notre brouette, comme dit Virginie, avale en cinq minutes, sans se presser, la distance des Chantiers à Porchefontaine. Là, on fait un bout de causette avec l'employé de l'octroi ; on change la perche de côté, et, au bout d'un petit quart d'heure, on repart.

Aux Chantiers, encore un petit quart d'heure d'arrêt, nouvelle manœuvre de la perche : on cause avec les employés de la gare ou avec le courrier de Châteaufort ; on repart, et ça continue comme ça toute la journée. C'est pas foulant, et c'est pas ennuyeux.

21

Ya même des choses amusantes, par exemple, de faire des belles étincelles en tirant à petits coups secs la corde de la perche (la perche, c'est cette grande tringle, au-dessus de la voiture, qui prend le courant dans le fil). Mais je n'ose jouer aux étincelles que quand Lemboîté regarde d'un autre côté.

Lorsqu'il me voit, il se fâche, il prétend que je saccage l'électricité, qu'il n'en restera plus pour sa mécanique, et il bougonne. Heureusement, Virginie vient à mon secours. Depuis qu'elle me sait de la campagne, elle prend toujours ma défense et trouve bien tout ce que je fais.

Pour finir de vous présenter mon tramway, je vous dirai encore que c'est un tramway d'habitués ; on a tous les jours à peu près les mêmes voyageurs, et de genre qui varie suivant le moment de la journée. Il y a l'heure des ouvriers d'usine, l'heure des militaires.

Il y a l'heure des ménagères revenant du marché : on ne voit que des paniers débordant de légumes et de fruits ; on n'entend que des gémissements sur le prix des denrées ; parfois il faut faire la chasse à une volaille mal attachée et qui échappe à sa propriétaire.

Enfin, deux fois par jour, il y a l'heure des mioches, dont je vais avoir à vous parler un peu longuement.

Le matin de mes débuts, étant à Porchefontaine, et sur le point d'en partir, nous avons vu arriver tout courants une dizaine d'enfants.

Virginie m'a expliqué qu'ils habitent le quartier. Leurs parents n'ayant pas le temps de les conduire, ils s'en vont ainsi chaque matin, tous ensemble, à leur pension, près des Chantiers ; ils en reviennent, ensemble aussi, le soir vers cinq heures. Les grands surveillent les petits.

Vous savez si j'aime les enfants. Je suis allée à la rencontre de ceux-là. Ils étaient tous bien gentils, le plus petit surtout, un blondin de six à sept ans, avec une frimousse de fille, toute rose, toute rieuse, et des yeux bleus de petit Jésus.

De voir un ange mignon comme ça, ça m'a positivement remué le cœur. Je l'ai pris dans mes bras ; il regardait le calot perché sur ma coiffe ; il gazouillait : « Tu es drôle, tu es zentille. »

Moi, je répétais : « Oh ! le chérubin ! » et je ne me lassais pas de l'embrasser.

Virginie m'a pris le blondin des bras pour le faire monter dans le tram et elle m'a dit : « Il vous a empaumée, comme tout le monde, mais vous le verrez, votre chérubin, vous le verrez : C'est un vrai diable. » Sur le moment j'ai pensé qu'elle plaisantait ; je ne devais pas tarder à m'apercevoir qu'elle ne disait que la pure vérité.

22

Je ne pouvais pas croire que mon petit ange de Chérubin était capable d'autre chose que de gentillesses. Il s'était assis au fond de la voiture, à côté de la porte, et il s'y tenait bien sage, avec ses yeux couleur de ciel levés vers le ciel… je veux dire vers le plafond.

Je n'ai pas tardé à voir qu'il ne fallait pas se fier à son air. Presque tout de suite après le départ, je rentrais de recevoir les places sur la plate-forme quand brusquement la porte s'est refermée sur ma jupe qu'elle a pincée. Ça m'a arrêtée dans mon élan et j'ai failli m'asseoir par terre.

« Si tu recommences, Chérubin, je te battrai comme blé en grange », a grogné Virginie. Il paraît que c'était lui qui avait refermé la porte sur moi. Je ne m'en serais pas doutée tant ç'avait été fait rapidement et tant il avait repris vite sa pose d'avant mais Virginie, plus accoutumée à ses manières, avait vu son geste, et il n'avait pas échappé non plus aux enfants. Ils riaient entre eux, ils

se poussaient du coude et ils parlaient tout bas en se montrant le Chérubin, plus Chérubin que jamais.

Eh bien ! cette farce-là n'était rien à côté de ce qu'il me réservait pour le soir. À cinq heures, nous avons revu la bande des enfants. En nous attendant, ils jouaient autour d'un wagon de la voie de garage qui est sur la place, devant la gare.

Ils étaient presque tous perchés sur le marchepied de ce wagon. Je me suis demandé ce qu'ils y faisaient. Je me suis approchée. Ils ont paru gênés et il m'a semblé que l'un d'eux cachait derrière son dos, puis passait au Chérubin…

… quelque chose qu'il ne voulait pas que je voie. Mais à ce moment, le père Lemboîté nous a appelés. Ils ont couru comme une volée de moineaux vers le tram ; ils ont grimpé dedans en se bousculant et en se faisant des niches.

Le Chérubin venait le dernier ; il était le seul à marcher sagement et il avait un air tout sérieux. « Ayez l'œil sur lui, m'a recommandé Virginie ; c'est lorsqu'il fait son petit saint Tranquille qu'il faut s'en méfier le plus. » Je l'ai embrassé à la volée quand il a passé devant moi,…

… et puis je n'ai plus eu le temps de m'en occuper, vu que, cette fois, le tram était plein, et que même avec l'aide de ma camarade, j'avais assez de peine à vérifier les billets, recevoir les sous et rendre la monnaie des pièces blanches.

Quoique ayant l'esprit tendu à ne pas me tromper, au bout de quelques instants j'ai remarqué qu'à mesure que j'avançais dans la voiture, il y avait de l'agitation et des rires derrière moi. Ça a

commencé par un militaire qui a dit : « Puisque c'est comme ça, je vais ouvrir la fenêtre. » Il l'a ouverte.

23

Les autres, autour de lui, ont fait : « Très bien ; c'est plus prudent » ; ils ont ajouté des phrases comme : « Pauvre fille, on ne croirait pas ça en la voyant. — C'est triste à son âge ! — Pensez-vous que ça soit contagieux ? » Et tous se tordaient. D'entendre ces plaisanteries, ça a énervé Virginie…

… qui est un peu soupe-au-lait. Elle s'est retournée vers les rieurs et elle leur a dit d'un air pas commode : « Eh bien, quoi ? Qu'est-ce que vous avez à ricaner comme ça ? » Probablement, ça leur en a imposé ; ils n'ont pas répondu et ils ont repris leur sérieux.

Moi, je m'étais retournée en même temps qu'elle ; et alors ce sont les autres voyageurs, ceux à qui je faisais face la minute d'avant, et qui maintenant me voyaient de dos, ce sont ceux-là qui se sont mis à se tordre à leur tour.

Ça a donné idée à Virginie de me regarder dans le dos. Elle a crié : « Ça, c'est trop fort ! » Elle a enlevé quelque chose qu'on m'avait épinglé à mon corsage et elle me l'a montré… Devinez ce que c'était… Mais non, vous vous creuseriez la tête six mois que vous ne trouveriez pas.

C'était une de ces banderoles qu'on Colle sur les wagons et sur lesquelles il y a imprimé : à désinfecter à l'arrivée. Ce petit monstre de Chérubin l'avait trouvée pendant qu'il jouait devant

la gare ; il s'en était servi vous savez comment, et voilà ce qui amusait tant les voyageurs.

Comme nous arrivions à Porchefontaine au moment où sa farce se découvrait, il s'est faufilé, il s'est dépêché de descendre, et il s'est mis à galoper sur la route, entouré des autres enfants qui riaient comme des bienheureux. Virginie les a poursuivis un instant…

… mais ils allaient trop vite. Alors, elle s'est arrêtée et elle a crié de loin : « Tu verras demain matin, Chérubin, je te donnerai la fessée avec le manche de ma bêche. » Elle n'a jamais eu de bêche, mais vous savez, c'est sa manie de parler comme si elle était une laboureuse.

Le lendemain, elle avait oublié et la farce et ses menaces. Quand le Chérubin est arrivé, au lieu d'une fessée, elle lui a donné deux gros baisers. Il lui a dit, de son air malin : « Vous l'avez donc perdu, madame Virginie, le manche de votre bêche ? » Ça nous a fait rire.

Moi aussi, j'ai embrassé mon Chérubin, et j'ai fait la paix avec lui. On ne peut pas en vouloir à un si joli petit ange. Il me fera toutes les farces qu'il voudra : ça ne m'empêchera pas de dire que c'est un Chérubin.

24

Àla fin de ma première semaine de tramway, je suis allée toucher ma paye à la direction. J'y suis allée en compagnie de Virginie Patate, et ensuite nous nous sommes fait nos adieux : elle quitte.

Chantiers-Porchefontaine pour passer inspectrice sur une autre ligne.

Ça me peinait de me séparer d'elle, vu qu'elle a été bien bonne et complaisante. J'avais donc les yeux humides en l'embrassant ; mais ça n'a pas duré, parce que j'avais aussi une grande joie,…

… qui était de remettre pour la première fois à ma chère maîtresse la petite somme convenue pour mon logement et ma nourriture. Je me suis dépêchée de la lui porter ;…

… je lui ai dit que j'espérais que cet argent l'aiderait dans la gêne où elle était pour le moment, et dont j'étais bien au regret. « Merci, ma bonne Bécassine, m'a répondu Madame. Ne vous désolez pas pour mes petites misères financières. Comme dit le proverbe : Plaie d'argent n'est pas mortelle. »

Je ne connaissais pas ce proverbe ; je l'ai trouvé si joli que je me suis mise à le répéter pour mon plaisir, comme un vrai perroquet. Je l'ai dit d'abord à Maria qui, ne s'y retrouvant pas dans ses comptes de cuisine, bougonnait qu'elle allait y être de dix sous de sa poche.

Elle n'a pas été longue à m'envoyer promener ; auprès d'elle mon proverbe n'a eu aucun succès. Je l'ai chantonné en flânant dans le parc toute la journée du dimanche, où j'avais congé. Je ne me doutais pas du mauvais tour que ces cinq mots me joueraient le lendemain, dans mon tramway, à l'heure des arbres.

Mais je m'aperçois que je vous ai parlé de l'heure des enfants, de celle des militaires, des ménagères, et pas de l'heure des arbres. Ça demande une petite explication.

Àquelques mètres de notre terminus commence le bois des Gonards. De tout temps, les pauvres gens sont allés y ramasser du bois mort

La crise du charbon les a rendus plus gourmands : ils se sont mis à couper des branches, puis des arbrisseaux ; et peu à peu des gens plus aisés ont fait comme eux ; ç'a été une vraie foule qui bûcheronnait.

Au début, les gens, pour passer l'octroi, dissimulaient leur bûche ou leur fagot. Et puis, ils se sont enhardis ; ils n'ont plus rien caché ; ils n'enlevaient plus même les feuilles : ceux qui habitaient loin ont pris le tramway, et ainsi, vers le coucher du soleil,...

... on a eu l'heure des arbres. La voiture, c'est comme une forêt qui roule. Mes voyageurs disparaissent derrière leurs branchages, ce qui m'oblige à leur dire des phrases comme celle-ci : « Allons, le bouleau, serrez-vous contre le chêne pour faire de la place à ce noisetier qui vient de monter. »

25

Ou bien : « Dites-moi, le sapin, c'est-y avec ou sans correspondance que vous voulez ? » Ou encore : « Tassez-vous dans le fond, le houx ; vous m'égratignez chaque fois que je passe. » Ce houx, qui m'a fait tous mes ennuis, je connais sa figure, et elle n'est pas belle.

Figurez-vous un vieux chemineau, tout ridé, tout terreux, avec des yeux pleins de malice. Il coupe dans le bois pour revendre, et

probable qu'il fournit des fleuristes, car il ne prend jamais que du houx. Aussitôt dans le tramway, il se réfugie derrière ses piquants comme un boche dans ses fils barbelés.

Il essaye de se faire oublier pour ne pas payer sa place ; si on la lui réclame, il tend à travers les piquants un billet de cent sous, prétendant qu'il n'a pas de monnaie et espérant qu'on n'en aura pas à lui rendre : il sait bien, le brigand, que nous en sommes toujours à court.

Le lundi qui a suivi le départ de Virginie, enhardi de me voir seule pour la recette, il a dit : « Pas de monnaie », sans même tendre son billet. De la monnaie, je n'en avais pas non plus ; alors, j'ai dit : « C'est bon ; vous me paierez demain, plaie d'argent n'est pas mortelle. »

Le lendemain, ça a recommencé pareil. Le mercredi, ça s'est aggravé. Il y avait foule à monter dans le tram, rien que des gens dans le genre de mon chemineau, probablement des camarades prévenus par lui ; je les ai vus, au moment où, pour passer le marchepied, ils étaient obligés d'écarter leurs branches.

Aussitôt dans la voiture, ils s'en sont masqués de nouveau ; sans même attendre que je réclame les places, ils ont crié tous ensemble : « Pas de monnaie… Plaie d'argent n'est pas mortelle. » Je ne suis pas regardante à l'argent : sur le moment, j'ai ri ; je leur ai donné leurs tickets tout de même.

Mais le soir, j'ai raconté l'histoire à Maria ; elle m'a dit que de ce train-là j'allais droit à la ruine, et elle m'a calculé que si ça continuait un jour de plus, je ne pourrais pas, le samedi suivant, payer ma pension à Madame. Cette idée de manquer à mes engagements avec ma maîtresse…

… ça m'a mise dans une fureur dont vous n'avez pas idée. Aussi, quand, le jeudi, à l'heure des arbres, la comédie de « Pas de monnaie » et de « Plaie d'argent » a recommencé, j'ai ouvert la porte de la plate-forme avant ; j'ai dit au père Lemboîté d'arrêter sa voiture et de venir avec moi.

Et puis j'ai crié : « Ceux qui n'ont pas de monnaie, ils vont descendre, et tout de suite. Sans compter que je vois dans la rue un gendarme à qui je pourrais dire un mot de l'affaire. » Et sans doute que j'étais bien terrible, car ç'a été comme s'il passait un coup de vent sur la forêt. Tous les arbres ont remué, toutes les feuilles ont tremblé, et ceux qui les portaient se sont tellement pressés de filer que certains d'eux ont laissé là leur chargement. Pour qu'il ne soit pas perdu, nous nous le sommes partagé avec Lemboîté.

J'ai eu le plaisir d'offrir ma part à Madame, ce qui a compensé mes ennuis et les sous que j'ai perdus.

Le proverbe a raison : Plaie d'argent n'est pas mortelle, mais il faut choisir soigneusement les gens à qui on le dit.

26

Une chose me tracassait depuis que je suis à Chantiers-Porche-fontaine, c'était de ne pas savoir pourquoi tout le monde appelait mon conducteur Lemboîté. Souvent, j'avais voulu le lui demander ; chaque fois je restais devant lui, bouche bée.

« Eh bien, quoi ? qu'il faisait qu'est-ce que vous me voulez ? j'vous… j'vous veux rien, m'sieur Lemboîté. — Alors, pourquoi

que vous me regardez avec des yeux comme le disque de notre tram ? » Il me tournait le dos…

… en haussant les épaules ; les voyageurs riaient et me plaisantaient. C'est plus fort que moi ; il est bien brave homme, bien facile à vivre, et pourtant il m'intimide : probablement à cause de sa grosse moustache et de son ton bourru.

Ça n'est pas pourtant les occasions de causer qui nous manquent. Tous les jours, à midi tapant, le père Lemboîté passe le service à son remplaçant ; il lui recommande ses manettes, son fil, sa perche avec autant d'émotion…

…que s'il les abandonnait pour dix ans ; puis il se tourne vers moi et il me dit : « À la soupe, la receveuse ; v'là le moment de se remettre de l'électro dans le moteur. » C'est sa façon d'annoncer l'heure du déjeuner. Nous allons à un petit restaurant-traiteur…

… près de la gare, nous nous attablons et nous restons tête-à-tête pendant quarante bonnes minutes. On pourrait faire de la conversation, sortir ses idées sur les gens et les choses, si le père Lemboîté était de nature causante ; il ne l'est pas ; il dit :

« Bavarder, c'est perdre son temps ; faut faire ce qu'on fait ; quand je conduis mon tram, je suis à mon tram ; quand je mange, je suis à mon manger ; je suis à table pour mâcher, je mâche. » Et il ne s'arrête de mâcher que pour attraper la patronne sur les portions qu'il trouve toujours trop petites.

Elle n'a pas la langue dans sa poche, notre aubergiste ; si elle est de bonne humeur, ça va bien : elle apporte une seconde portion ; si elle est mal lunée, le père Lemboîté en entend de dures.

L'autre jour, elle était comme un crin ; alors elle l'a traité de goinfre ;...

... elle a ajouté que c'était honteux de déjeuner tous les jours avec une jeune fille sans lui dire un seul mot, que ça n'était pas de la galanterie française. J'ai cru qu'il allait se fâcher, et comme je n'aime pas les disputes, je me levais déjà pour m'en aller. Mais pas du tout, il a très bien pris l'observation.

Il m'a dit en me faisant rasseoir : « C'est vrai, ma pauvre fille, vous ne devez guère vous amuser avec moi. Faut pas m'en vouloir ; je ne connais que mon tram et mon électro ; je ne sais pas causer. Un vieux comme moi, de quoi ça peut-il causer ? — Eh bien, parlez-moi de vous...

27

« ... que j'ai riposté, enhardie de le voir si gentil. Vous m'avez promis de m'expliquer votre surnom, et vous ne l'avez pas fait. C'est là-dessus qu'il faut causer. — Si ça vous fait plaisir... » Il a réglé son addition, même qu'il a tenu à m'offrir mon déjeuner...

... ce qui m'a rendu toute confuse et que j'ai trouvé de la vraie galanterie française. Nous sommes sortis sur la place ; alors, tout en faisant les cent pas, il a repris : « Vous voulez savoir pourquoi on m'appelle Lemboîté ; c'est simple ; c'est parce que je le suis, emboîté...

« Je le suis dans mon rail, faut suivre mon rail ; je suis emboîté, voilà. Ça a été comme ça presque toute ma vie. Je n'ai été un peu le maître de mes mouvements qu'à mes débuts, dans les om-

nibus, tout jeune. Je conduisais le cheval de renfort de la rue des Martyrs : le côtier, ça s'appelait.

« Vous n'avez pas connu ça, vous êtes trop jeune. Après, j'ai passé cocher sur le tram Paris-Versailles. Commencement de l'emboîtage et diminution de la liberté. Y en avait encore un peu pourtant : on faisait claquer son fouet, on soignait ses chevaux ;…

« … on criait des douceurs à ceux qui tiraient bien et des injures aux fainéants. Mais maintenant, avec la mécano, y a pas à se fâcher ni à crier : ça marche ou ça ne marche pas ; y a de l'électro dans le fil ou y en a pas. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? J'y peux rien.

« … À mes premières pannes, je m'agitais, je me tracassais, je remuais la perche, j'examinais le moteur dans tous les sens ; maintenant, je ne m'en fais plus : j'attends les événements. Notre métier, ça apprend la patience et la philosophie…

« Regardez ces gens autour de nous : ils marchent, ils s'arrêtent, ils vont à droite, ils vont à gauche, à leur plaisir, comme ça leur chante. Moi, j'ai pas de volonté ni de fantaisie : je vais tout droit, je vais dans mon rail ; j'y suis si bien habitué que…

… je ne fais même plus attention à l'en « droit où je mène mon tram. Les arrêts, les départs, les aiguillages, ça regarde la receveuse. Mon métier, à moi, c'est d'être emboîté. Tant que je reste emboîté, on n'a rien à me dire. Qu'est-ce que vous pensez de ça, jeune Bécassine ? »

Ce que j'ai pensé, je ne l'avouerai qu'à vous : je me suis dit que le père Lemboîté, c'est quelque chose comme un instrument de manœuvre, tandis que moi, la receveuse, je commande, je peux

faire aller le tram où ça me plaît. Alors, j'ai senti une bouffée d'orgueil et je me suis redressée de toute ma hauteur.

Il ne m'intimidait plus du tout, ce brave père Lemboîté ; même je lui ai dit sur un ton un peu sec, de se presser, au moment où il devait reprendre le service à son remplaçant… Ce que c'est que l'orgueil tout de même ! J'ai lu quelque part qu'il est toujours puni ; pourvu que le mien ne soit pas puni trop fort !

28

Le lendemain de ma conversation avec Lemboîté, vers cinq heures du soir, j'avais profité de l'arrêt à Porchefontaine pour pousser une pointe jusqu'au bois des Gonards. Il faisait chaud à cuire un homard sans feu, ce qui me donnait envie de voir des arbres et de la verdure.

Je m'en revenais quand, sur la route, je me suis en tendu appeler. « Eh ! bonjour, mam'zelle Bécassine ! » J'ai reconnu le cocher d'une amie de Madame qui habite Jouy-en-Josas. « — Bien le bonjour, M'sieur Victor, que j'ai fait. D'où que vous arrivez comme ça avec votre calèche ? »

« — De chez nous donc. Votre dame y déjeunait aujourd'hui. Comme elle n'avait pas de train commode pour s'en retourner, je l'ai ramenée jusqu'à l'octroi. Elle vient de monter dans votre tram. — C'est-y Dieu possible ! » Sans prendre le temps de dire au revoir…

… je l'ai quitté, j'ai galopé. Je répétais : « Madame qu'est dans mon tram !… Madame qu'est dans mon tram !… » et ça me faisait

un effet, une émotion !… Pensez donc, ce tram, c'est, autant dire, mon chez moi. Madame avait la bonté d'y venir en visite…

… et je n'étais même pas là pour l'accueillir et l'installer ! Je suis montée en coup de vent. « Bonjour, ma bonne Bécassine ! » qu'a dit Madame. Elle avait son air aimable de toujours, et, toute marquise qu'elle est, elle était assise dans ce tram bien simplement, comme une personne ordinaire.

J'ai dit : « Madame la marquise me fait bien de l'honneur… Je suis confuse. » Et tout en parlant, j'ai été frappée de la saleté de notre voiture : les bouts de cigarettes par terre, les vitres brouillées, les morceaux de journaux qui traînaient. J'ai sauté sur ma brosse et mon torchon…

… et j'ai commencé d'astiquer à tour de bras. Ça fait une poussière, un vrai nuage. Madame s'est levée ; elle toussait ; elle disait : « C'est inutile… ne vous donnez donc pas tant de peine, ma bonne Bécassine. » Moi, je continuais d'y aller de toute la vigueur de mes bras.

Pour une fois que Madame venait chez moi, j'aurais eu honte de la laisser dans un pareil fumier. Quand ça a été un peu rapproprié, comme il restait quelques instants avant le départ, j'ai appelé Lemboîté, il est venu…

… et je l'ai présenté comme j'ai vu que fait Madame dans ses réceptions : « Le père Lemboîté, notre conducteur… Ma bonne maîtresse, Madame la marquise de Grand-Air. » Il n'a pas l'habitude de causer avec des marquises, ce brave père Lemboîté ; il était intimidé.,.

… il tortillait sa casquette tout en saluant ; mais il a été très bien ; il a dit : « Mame la marquise, le conducteur, l'électro et la mécano, on est aux ordres de mame la marquise. » Elle lui a répondu qu'elle était enchantée de voyager dans sa voiture…

29

… et elle a ajouté d'autres choses que je ne saurais pas même répéter, tant c'était gentil et bien tourné. Il en était tout ému, et, en regagnant, sa plate-forme, il m'a glissé dans l'oreille : « Votre patronne, c'est pur métal, sans alliage. »

… et ça m'a fait plaisir. Il est monté quelques voyageurs. Au lieu de les laisser s'asseoir à leur fantaisie, comme d'habitude, je leur montrais leur place, je leur disais : « Mettez-vous ici, mettez-vous là. » Il y en avait qui obéissaient… C'était bien le moins…

… mais d'autres ne voulaient pas. Ça a fait quelques disputes, surtout avec un de mes clients de l'heure des arbres. J'ai tenu bon : Je ne pouvais pas permettre, n'est-ce pas, que M la marquise elle soit assise tout contre ces croquants-là. C'était bien le moins…

… qu'elle ait un petit coin pour elle toute seule. L'heure de partir est venue, on a démarré, et pendant quelques instants je n'ai pas pu m'occuper de Madame, vu que les affaires sont les affaires, et que j'avais mes places à recevoir.

Ça n'est pas tout à fait exact de dire que je ne m'occupais pas de Madame. Tout en touchant mes sous et en distribuant mes ti-

ckets, je la guignais de l'œil et je riais sous cape, parce qu'elle avait sorti son porte-monnaie…

… et, chaque fois que je passais près d'elle, elle me disait : « Prenez ma place, Bécassine… Combien est-ce ? » Je faisais celle qui n'entend pas, mais j'entendais très bien et je m'amusais d'avance de la surprise que Madame allait avoir. Quand j'ai eu fini ma recette, elle m'a appelée, et elle m'a dit : « Vous m'avez oubliée, Bécassine. »

Puis, en me tendant son porte-monnaie, elle a ajouté : « Tenez, payez-vous. » Mais j'ai refusé et j'ai dit : « C'est payé. — Comment, c'est payé ? Je ne vous ai pas donné d'argent. — C'est payé tout de même, Madame. » Les voyageurs s'étaient rapprochés.

Mon croquant de l'heure des arbres a commencé de grogner : « Alors, y a des voyageurs qui ne payent pas, et c'est les plus riches ! C'est-y de l'égalité, ça ? » Ah ! je ne l'ai pas laissé causer longtemps, celui-là. Je lui ai crié : « Et si ça me plaît de payer de mes sous, c'est-y mon droit ?…

« … Et la compagnie, elle y perd-y quelque chose ? » Puis, revenant à Madame, j'ai expliqué : « Quand Madame reçoit chez elle, elle ne fait pas payer, n'est-ce pas ? Et pour une fois que Madame me fait l'honneur de venir chez moi, je prendrais ses sous ! Ça serait du joli…

« … j'aimerai mieux me couper les mains. — Comme vous voudrez, ma bonne Bécassine, a dit Madame ; je vous remercie. » Et elle a remis le porte-monnaie dans son sac. J'étais contente ; ça allait très bien, ce petit voyage ; malheureusement, ça ne devait pas tarder à tourner au drame.

30

Nous étions à moitié à peu près du trajet, quand brusquement le ciel s'est noirci, il y a eu un coup de tonnerre, de grosses gouttes de pluie, et tout de suite après, une averse à vous traverser en une seconde. Tout le monde s'est précipité pour fermer les fenêtres.

Moi, j'ai couru à Madame. « En v'la un orage, que je lui ai dit. Madame a-t-elle au moins son parapluie et son manteau imperméable ? — Mais non, ma bonne Bécassine, je n'ai pris ni parapluie ni manteau ; vous m'aviez assuré ce matin qu'il ferait beau. »

Et, en effet, le matin, Madame m'avait dit qu'elle déjeunait en ville, qu'elle hésitait sur sa toilette, que moi qui étais de la campagne, je devais m'y connaître au temps qu'il ferait, et que je le lui dise.

Tout de suite, j'avais couru à notre basse-cour ; j'avais pris le coq, je l'avais bien regardé au toupet et sous l'aile gauche ; j'avais vu que les plumes ne frisaient pas, ce qu'on m'a appris être un signe sûr et certain, et j'étais remontée dire à Madame : « Y a pas d'erreur, c'est du beau temps. »

Alors Madame avait commandé à Maria de préparer la robe et le chapeau neufs : la robe, elle est en mousseline de soie sur transparent, et le chapeau, c'est une grande capeline couverte de chantilly. On ne peut pas voir plus joli. Quand Madame est habillée comme ça, elle ressemble à un tableau de musée.

Les plus croquants des croquants, rien qu'à la regarder passer, sont obligés de dire : « Cette dame-là, c'est une marquise, à

moins que ça soit une princesse. » Seulement, c'est fragile : une goutte d'eau dessus, et tout est perdu. J'avais la mort dans le cœur de penser que cette belle toilette…

… risquait d'être gâtée et saccagée, sans compter les rhumes, entériques et autres choléras qu'une dame d'âge est sujette à prendre d'une pluie pareille. Tout ça par la faute de ce maudit coq qui n'avait pas frisé ses plumes !… J'étais sur la plate-forme avant, guettant une éclaircie ;…

… mais au lieu de cesser, le déluge redoublait ; Lemboîté et moi, on ruisselait comme les statues des bassins un jour de grandes eaux. À l'arrêt aux Chantiers, j'ai crié : « Tout le monde descend. » Tout de suite, j'ai ajouté : « Pas Madame ; faut « qu'elle reste à l'abri…

« … je vais tâcher de lui avoir un fiacre. » Des fiacres, par le temps de malheur où nous vivons, on n'en trouve jamais quand on en a besoin. J'en ai vu un en tout. Je lui al crié : « Pour Clagny ; bon pourboire. » Il a refusé. Il allait relayer, naturellement, et à l'autre bout de la ville, à Grandchamp.

Quoi faire ? Le tram de correspondance n'arrivait pas ; et puis il ne va pas du côté de Clagny ; il faudrait changer encore, et le temps de ces changements, c'était assez pour que Madame soit transformée en fontaine. Je suis remontée. Madame était en train d'arranger son mouchoir pour protéger son chapeau.

31

Elle m'a dit : « Je ne peux pas vous retenir toute la soirée ; je vais descendre. À la grâce dé Dieu ! — Non, non, que j'ai crié, que Madame ne bouge pas. J'ai une idée ! » Alors j'ai passé sur la plate-forme avant. Le père Lemboîté y était resté…

… malgré la pluie qui le fouettait au visage. Il avait son air de souvent, l'air de ne rien voir, de ne rien sentir et de dormir tout éveillé. Je lui ai demandé : « Père Lemboîté, a-t-y de l'électro dans la mécano ? — Y a c'qu'y faut. — Bon, alors, on repart. » Il allait ramasser son gouvernail…

… et changer de plate-forme comme nous faisons à chaque voyage. Je lui ai dit : « Laissez tout en place, on repart en avant. » Et comme je voyais qu'il hésitait, j'ai ajouté : « Ordre de la direction. En avant ; de la vitesse et pas d'arrêts. — C'est bon, qu'il a fait ; ne vous fâchez pas ; en avant, en arrière, j'm'en moque. J'suis emboîté ; j'vais où va mon rail. » Et il a démarré.

J'avais le cœur battant d'émotion, vu qu'elle était bien audacieuse, mon idée. Je suis encore à me demander comment j'ai pu l'avoir : probablement un reste de ce mouvement d'orgueil que je vous ai raconté, quand je m'étais vue maîtresse de tout commander dans ma voiture… On roulait ; des gens trempés par la pluie nous faisaient signe…

… et puis nous criaient des sottises parce qu'on ne stoppait pas. J'allais de Madame, qui n'y comprenait rien, à Lemboîté à qui je répétais : « Plus vite. » Malgré ma hâte, il a fallu cependant s'arrêter aux croisements, rue des Tribunaux, puis rue Duplessis. Là, Virginie Patate est arrivée sous son parapluie.

Elle m'a demandé « Qu'est-ce que ça signifie ?… Un Chantiers-Porchefontaine par ici ?… » Pendant qu'elle parlait, je manœuvrais l'aiguille, je remontais, nous repartions, et elle faisait encore ses questions que nous étions déjà loin. Une fois ces passages-là franchis, ça devenait facile.

Cinq minutes après nous étions au terminus de Clagny. Notre maison est à deux pas. Justement, l'orage cessait, il ne pleuvait plus. J'ai dit : « Madame peut descendre ; la voilà chez elle. J'ai réparé la bêtise de notre coq. Ni Madame ni sa toilette n'auront de mal. » Elle était tout en émoi…

… cette chère Madame. Elle m'a dit : « C'est fou, ma pauvre fille, ce que vous avez fait. Un tramway qui sort de son parcours, quel scandale !… Vous allez vous faire renvoyer, vous allez faire perdre sa place à ce brave M. Lemboîté. » Je n'avais pas pensé à ça ; ça m'a fait peine ; j'ai baissé le nez…

… d'un air tout confus. Ah ! il était bien passé, mon orgueil, et il était bien puni, comme j'en avais eu le pressentiment. « Courons à la direction, a repris Madame, je vais tâcher d'arranger les choses. — Si Madame veut. » Mais au moment que nous partions, le père Lemboîté a crié : « Et moi…

… où que j'vais ? — Où vous voudrez, M'sieur Lemboîté, je ne me mêle plus de commander. — Alors, plus personne « pour me dire de partir ou d'arrêter. C'est la fin de tout ! » Il levait les bras d'un air désolé. Et puis, il s'est calmé, il a conclu : « Ma foi, j'reste où que j'suis emboîté ; je ne bouge plus. » Et il a bourré sa pipe.

32

Je connaissais bien l'administration des tramways ; j'avais eu souvent à y aller pour porter ma recette ou pour des affaires de service. C'était, d'ordinaire, un endroit bien tranquille où les employés faisaient leur besogne paisiblement et sans bruit.

Ça n'était plus ça du tout quand nous y sommes arrivées, Madame et moi. Toutes les figures étaient consternées ; tout le monde était en émoi, même le gros caissier, un homme si calme ! Il avait quitté son fauteuil à rond de cuir, et, debout, les bras au ciel.

... il répétait : « C'est incroyable ! Quelle aventure ! En quel temps vivons-nous ! » Puis, se tournant vers Madame, il l'a saluée, et il lui a dit : « Madame, ce qui nous arrive est inimaginable. On le verrait au cinéma, on crierait à l'invraisemblance. Je vais vous raconter... »

Mais à ce moment, Pierrot, le groom qui annonce les visites, a passé. Ce bout d'homme avait, lui aussi, un air d'affolement ; il ne voulait pas s'arrêter ; je l'ai pris par le bras et, malgré sa résistance, je l'ai amené à Madame.

Elle lui a dit de demander audience à M. Ledoux pour M la marquise de Grand-Air. Le nom et le titre lui ont fait de l'impression. « J'y vais, qu'il a dit, mais je ne sais pas si je pourrai vous obtenir ça : M. Ledoux est si occupé, comme nous tous, du reste. »

Si je n'avais pas été obsédée par la pensée de ma bêtise, j'aurais bien ri de l'air d'importance de Pierrot. C'est en se redressant dans sa livrée trop grande qu'il a annoncé, quelques minutes

après, que, « par faveur spéciale », M. Ledoux recevrait M la marquise.

Et il nous a introduites. M. Ledoux, c'est ce vieux petit monsieur dont je vous ai déjà parlé, celui qui avait fait mon engagement. Il a baisé la main de Madame et il lui a dit : « Excusez-moi de vous mal recevoir, ma chère marquise ; je suis très troublé… une aventure extraordinaire…

« … il n'est pas exagéré de la qualifier de dramatique : … un tramway disparu… volé peut-être. Quelle audace ont ces malfaiteurs !… Ah ! le téléphone… Je vais sans doute avoir des renseignements… Vous permettez ? » Il a pris l'appareil. C'était facile de…

… deviner ce qu'on lui disait, par ses propres paroles, que je vais répéter : « Allô !… Oui, c'est moi… Alors, ce tramway ?… Vous dites, un Chantiers-Porchefontaine… Le conducteur ?… la receveuse ?… Lemboîté, Bécassine… Bien !… On l'a vu rue Duplessis ? Un Chantiers-Porchefontaine rue Duplessis !…

« C'est fantastique !… Qui l'a vu ?… Envoyez Virginie Patate… Ce Lemboîté, cette Bécassine, pensez-vous qu'ils aient agi pour le compte des Boches ?… Hein ? Quoi ?… À Clagny ? Vous en êtes certain ?… Ah ! je respire. » Alors il a reposé l'appareil, et, avec l'air…

33

… d'être soulagé d'un poids de cent kilos, il a expliqué : « Marquise, les malfaiteurs ont échoué dans leurs projets criminels : le

tramway est retrouvé, — Il n'a jamais été perdu, a riposté Madame ; personne n'a tenté de le voler. Je vais, mon cher ami, vous raconter ce qui s'est passé. »

Comme vous connaissez l'histoire aussi bien que moi, je ne vous répéterai pas le discours de Madame ; je vous dirai seulement que c'était joliment bien tourné ; pas un avocat au monde ne nous aurait défendus, le père Lemboîté et moi, comme Madame a fait. Même qu'entrée dans ce bureau toute confuse, peu à peu, je relevais le nez, je ne trouvais plus…

… ma faute si grande. C'était probablement l'avis aussi de M. Ledoux : il me regardait d'un air indulgent. Il a dit : « Brave fille… Nature des serviteurs d'autrefois… Cœur d'or ! » Et ça m'a tellement touchée que j'en ai sangloté dans mon mouchoir.

« Calmez-vous, mon enfant », a fait M. Ledoux en me tapotant les mains. Il a ajouté : « Il faut conclure, Lemboîté en sera quitte avec une semonce… Mais il y a eu manquement grave au règlement, scandale public ; si louables qu'aient été vos motifs, Bécassine, je suis obligé de sévir…

« … Vous ne faites plus partie de notre administration… Rendez-moi votre calot, ma pauvre enfant. »

Un calot c'est rien du tout un bout d'étoffe, une coiffure, pas bien belle ; pourtant, avant de me séparer du mien, je n'ai pas pu me retenir de l'embrasser : il représentait…

… mon tram, mes amis de travail, mes voyageurs, des gens et des choses que j'aimais bien. M. Ledoux m'a dit en core quelques mots gentils, et il a ajouté, en se tournant vers Madame : « Je ne

regrette pas seulement Bécassine parce qu'elle a un cœur d'or, mais aussi…

« … parce que c'était une employée très utile. Tout Versailles la connaissait ; on prenait son tramway par curiosité, pour la voir ; elle devenait une attraction, un but de promenade, et nos recettes s'en ressentaient… J'aurai bien de la peine à trouver me autre receveuse-phénomène. »

Tout étant réglé et terminé, nous avons pris congé. Virginie attendait dans l'antichambre. M. Ledoux n'ayant plus besoin de l'interroger, elle est partie avec nous. Je ne disais pas grand'-chose, encore émue de tous ces incidents ; Virginie, elle, n'arrêtait pas de causer.

Elle racontait qu'elle voulait quitter aussi les tramways parce que, moi n'y étant plus, elle ne pourrait plus parler d'agriculture avec personne ; alors il fallait réunir nos économies, nous associer, prendre ensemble une petite ferme, planter des pommes de terre, des vitelottes surtout ; et nous serions très heureuses…

… et nous deviendrions très riches. Peu à peu, elle me décidait ; j'allais dire oui ; mais comme nous entrions chez Madame, Maria m'a remis une lettre qui venait d'arriver pour moi. Je l'ai ouverte, et, après l'avoir lue, j'ai crié : « C'est de M. D. Bile… Bonne nouvelle !… Paraît que je suis mobilisée. »

34

La journée mouvementée que je vous ai racontée avait fatigué Madame. Après le dîner, je suis allée lui montrer la lettre où

M. D. Bile m'annonçait ma mobilisation. Ma bonne maîtresse somnolait dans sa bergère, et j'ai eu regret de l'avoir réveillée.

« Madame m'excusera de la déranger, que je lui ai dit : je voudrais lui demander avis sur ma lettre, où il y a des choses que je ne comprends pas. C'est là, à la fin, quand M. D. Bile me dit de me rendre lundi à l'administration où je serai employée. Il ajoute…

« … entre parenthèses : R. A. L. E. P. E. U. P. P. S. T. Je devine bien que ça désigne mon administration, mais c'est tout ce que je devine. — Voyons cette lettre, Bécassine. » Madame l'a prise, elle a lu deux fois, tout haut, cette fin mystérieuse, elle l'a copiée sur son calepin,…

… après quoi elle m'a rendu le papier en me disant que l'envie de dormir lui brouillait les idées, qu'elle aurait sans doute l'esprit plus net le lendemain matin. Et on a été se coucher.

Quoique fatiguée aussi, j'ai passé une mauvaise nuit. Dès que je m'assoupissais, je voyais l'R., l'A., l'L., etc. danser autour de moi, courir sur mon lit, et ça me réveillait en sursaut ; ce n'est que vers le matin que j'ai pu faire un bon somme.

J'en ai été tirée par Maria. Plus bougonneuse que jamais, elle m'a fait honte d'être encore au lit. Elle a ajouté que Madame était déjà levée et me demandait. Vous pensez que je n'ai pas été longue à ma toilette.

J'ai trouvé Madame installée à travailler. Elle avait sur son secrétaire une grande feuille de papier avec mes fameux R. A. L. E… etc., écrits dessus, et des mots à côté, tout à fait

comme font les petites filles quand elles cherchent les devinettes de la Semaine de Suzette.

« Madame. — Bécassine, ce que vous a écrit M. D. Bile est un vrai casse-tête. Je crois avoir trouvé le sens des cinq premières lettres, mais je ne puis déchiffrer la suite. — Moi. Et quoi que Madame a trouvé pour les cinq premières ? — Madame. « Voici : R. A. L. E. P. me semble vouloir…

« … dire : Réservistes arthritiques, laborieux et patriotes. — Moi. Des arthritiques, c'est des malades, n'est-ce pas ? — Madame. Oui c'est synonyme de rhumatisants. — Moi, me précipitant vers la porte. Alors, c'est à un hôpital…

« … que je suis nommée. Je vas voir si mes effets d'infirmière sont encore en état. — Madame, m'arrêtant. Ne vous pressez pas tant ; je ne suis pas absolument certaine de ma solution. Cherchez vous-même et consultez d'autres personnes. »

J'ai cherché ; j'ai mis comme Madame les lettres par écrit, et puis, à côté, tous les mots commençant par R. A… etc., qui me venaient à l'esprit ; mais en réunissant les mots, ça ne signifiait jamais rien. Voyant qu'il me fallait renoncer à deviner toute seule, je me suis demandé qui je pourrais consulter.

35

Et tout d'un coup j'ai pensé au brave père Lemboîté, qu'à l'heure qu'il était j'étais presque certaine de trouver à son petit restaurant. Tout en y allant, je me disais qu'un homme comme lui, qui

retourne les mots dans sa bouche avant de les lâcher, ça devait être un homme…

… philosophique et de bon raisonnement. Comme j'espérais, il était au restaurant. Après lui avoir fait mes excuses pour l'histoire de la veille, je lui ai montré mes R. A. L. E… etc. « Suivez-moi bien, que je lui ai dit ; le commencement, y a pas à s'en occuper. Madame a deviné :

« Ça signifie : Réservistes arthritiques, laborieux et patriotes. Mais la suite ? Vous vient-il une idée pour la suite ? — Voyons ça, qu'il a fait en ajustant ses lunettes. On va tâcher d'avoir de l'électro dans la caboche et de piquer droit dans le rail du devinage. »

Il a cherché quelques instants en crayonnant, et il a repris : « Je crois que j'y suis. Voilà ce que je trouve : Réservistes arthritiques, laborieux, et patriotes. E : encore, U : utilisables, P : pour, P : paver, S : station, T : tramways. Jeune Bécassine, vous serez quelque chose…

… comme le caporal de l'escouade des réservistes-arthritiques-paveurs. » La patronne nous avait écoutés, et, comme elle était dans un bon jour, elle a félicité Lemboîté. Il était content, il se rengorgeait, et, par manière de plaisanter, il m'appelait « mon caporal » en me faisant le salut militaire.

Là-dessus, est arrivée Virginie : elle vient souvent manger à ce petit restaurant. « On va lui demander si elle pense que je serai caporal-arthritique-paveur, que j'ai dit. — Pas la peine de lui en parler, a fait Lemboîté ; c'est une affaire sûre et certaine. »

Mais je tenais à avoir l'avis de cette bonne Virginie, qui est une femme bien capable. J'ai ressorti mon problème ; j'ai dit ce que

Lemboîté avait trouvé. Tout de suite Virginie a crié : « Ça ne peut pas être la bonne explication. Paver une station de tramways c'est trop dur pour des arthritiques…

« Encore s'il s'agissait d'un travail doux et bien sain, d'un travail à la campagne… Eh ! mais… passez-moi votre crayon, père Lemboîté… Oui, la voilà la bonne explication : Réservistes arthritiques, laborieux et patriotes encore utilisables, P : pour, P : planter, S : salsifis, T : tomates. Chançarde de Bécassine !…

« Elle va être cheffesse de culture ! » Elle a discuté avec Lemboîté et la patronne, chacun défendant mordicus son idée. En voyant qu'ils ne pouvaient pas se mettre d'accord, je me suis esquivée, je suis rentrée chez nous, j'ai raconté l'affaire à Madame, je lui ai demandé si elle pensait que j'allais être infirmière, ou caporal,…

… ou dans la culture. « Je n'en sais rien du tout, a répondu Madame ; le seul moyen de le savoir, c'est de prier M. D. Bile de vous dire ce que signifient R. A. L. E. P. E. U. P. P. S. T. » Après un moment de réflexion, elle a ajouté : « Quand je pense que cet usage d'écrire seulement les initiales des mots a été créé pour économiser le temps ! »

36

J'avais hâte de revoir M. D. Bile, pour le remercier de m'avoir obtenu ma mobilisation, et puis pour connaître enfin mon emploi. Aussi, le lendemain du jour où sa lettre m'était parvenue, je me suis mise en route de bonne heure pour aller à son bureau.

Dans ce bureau, tout comme à ma première visite, il n'y avait personne, et les guichets étaient fermés, mais, cette fois, je ne me suis pas sentie intimidée du tout par les guichets,…

… ni par la pensée de parler à quelqu'un du gouvernement : car moi aussi, comme mobilisée, j'allais un être, du gouvernement ; cette idée-là me donnait de la hardiesse. J'ai frappé, et pas de main morte, je vous le garantis…

… et puis, comme on ne répondait pas, je suis entrée bien tranquillement dans la partie réservée. Là, personne encore. Je me suis assise, j'ai regardé autour de moi, et j'ai remarqué beaucoup de changements dans cette pièce.

Tout y était net et brillant ; plus de flacons ni de boîtes de pilules ; par contre, il y avait un peu partout de ces instruments qu'on voit dans les salles de gymnastique : des haltères, des bâtons, un gros ballon…

Une pancarte était placée bien en évidence sur la table à écrire. J'y ai lu : « M. Alcide Bile se promène dans le bois. Prière d'aller l'y chercher. » Je commençais à m'ennuyer d'attendre toute seule. J'ai fait ce que commandait la pancarte ; je suis allée jusqu'au bois…

… il touche presque la maison. Mais ça n'est pas commode de trouver quelqu'un dans un bois. Aussi, après avoir regardé dans deux ou trois routes sans rien voir, j'ai commencé l'appeler de toute ma force : « Monsieur D. Bile… Monsieur D. Bile. » Je criais comme ça, tout en marchant.

Et voilà que j'ai entendu au-dessus de moi une voix qui disait : « Je suis là, mademoiselle Bécassine… Attendez, je descends. »

J'ai levé le nez, et qu'est-ce que j'ai aperçu ? Mon protecteur assis sur une grosse branche, à cinq mètres du sol, et qui me faisait des signes d'amitié.

Vrai, j'ai vu bien des choses curieuses dans ma vie, mais aucune ne m'a autant surprise que celle-là : un chef de bureau à califourchon dans un arbre. J'étais encore tout ébahie, qu'il dégringolait de son arbre…

… si vite et si adroitement qu'un acrobate n'aurait pas fait mieux. En un clin d'œil, il a été près de moi ; il m'a pris les mains, il me les a secouées d'une force à me les arracher, et il m'a dit : « Que je suis content de vous revoir !… Vous me trouvez changé, n'est-ce pas ? »

37

C'est vrai que je le reconnaissais à peine, tant il était rajeuni et avait un air de vigueur et d'entrain. Il a repris : « Sauvé, Bécassine ! Je suis sauvé. D. Bile est redevenu Alcide. Et comment ? Tout simplement en faisant de la culture physique.

« Ah ! la culture physique !… Écoutez comment je la célèbre dans mes derniers vers, ceux que je composais sur mon arbre. » (Déclamant.)

« Haine au produit pharmaceutique,
Il ruinerait votre santé ;
Mais vous aurez force et beauté
Grâce à la culture physique. »

J'ai dit que je trouvais les vers bien jolis et poétiques, mais que je ne les comprenais pas très bien, vu que je ne savais pas ce que c'était que cette fameuse culture physique. Alors, tout en rentrant au bureau, M. Bile m'a expliqué…

… que ça consistait en mouvements combinés pour fortifier toutes les parties du corps ; qu'ayant eu des réclames à composer sur cette invention, il en avait essayé, et que, deux jours après, il s'en était trouvé si bien qu'il avait jeté au feu toutes ses drogues. « Jamais plus, Bécassine,…

« … je ne prendrai une pilule ni un sirop. Vivent la culture physique et le grand air !… Ça suffit à tout, ça guérit tout. Tenez, pour la digestion, voici le mouvement : flexion en avant, les jambes raides et les bras tendus… Faites comme moi…

« … Pour éviter les varices, sautillement sur place, les pieds croisés alternativement… Faites comme moi… Plus haut… De la souplesse, de la grâce… » J'ai fait comme lui. Je ne sais pas si ça améliorera ma digestion ou si ça m'évitera les varices, mais ce que je sais bien, c'est qu'en arrivant au bureau, j'étais complétement éreintée.

Je me suis assise toute soufflante. Alors, pendant que je me reposais, l'objet de ma visite m'est revenu en tête. « Monsieur Bile, que j'ai dit, ça serait-y un effet de votre bonté de m'expliquer la fin de votre mot d'écrit, l'endroit où il y a une ribambelle de lettres ?…

« … Nous nous sommes cassé la tête dessus sans y rien comprendre. — Comment, qu'il a fait tout surpris, vous n'avez pas deviné ? C'est si simple cependant, et ces abréviations sont si claires et si commodes. R. A. L. E. P. E. U. P. P. S. T., signifie Réserve

d'Automobiles Légèrement Endommagées Pouvant Être Utilisées Pour Petit Service Temporaire…

« … Ça saute aux yeux. » C'est vrai que c'est clair et que ça saute aux yeux une fois qu'on sait ce que ça veut dire. Je me suis sentie honteuse de n'avoir pas deviné… J'ai remercié M. Bile ; il m'a encore un peu arraché les poignets en me disant au revoir.

Pendant que je m'en allais clopin-clopant, à cause du sautillement sur place qui m'avait coupé les jambes, il m'a crié de sa porte : « Un large mouvement respiratoire… Faites comme moi. » J'ai fait le large mouvement respiratoire, mais, comme ma future R. A., j'étais L. E…, légèrement endommagée, je veux dire.

38

Presque à la porte de Versailles, sous les arbres d'une des larges avenues qui rayonnent de la ville du grand roi, on voit, alignées en longue file, des automobiles ayant un lamentable aspect de vieille ferraille. C'est le dépôt de la R. A. L. E. P. E. U. P. P. S. T.

Les bureaux sont installés dans un bâtiment en bordure de l'avenue. Au-dessus de la porte, on lit les lettres qui mirent à une si dure épreuve la perspicacité de Bécassine. Elles intriguent la plupart des passants qui discutent longuement de leur signification.

Arrivée de bonne heure, le jour de son début dans son nouvel emploi, notre héroïne se vit en avance de quelques minutes, et, pour passer le temps, inspecta une à une les autos, qualifiées de « légèrement endommagées ». À la quatrième voiture, elle fit une

moue dédaigneuse et résuma son opinion en ces termes : « Tout ça, c'est des clous »

« — Dites des clous rouillés, fit une voix derrière elle, des clous affreux. » (La voix prononçait haffreux, sans liaison.) Bécassine se retourna et vit un homme grand et de large carrure avec des yeux vifs dans une figure placide. Il se présenta : Maubec, secrétaire du chef de la Ralep :

« … On dit Ralep pour abréger les abréviations, c'est plus commode. Et vous, vous êtes probablement la nommée Bécassine. Comme vous avez été dans les trams, le chef compte sur vous pour faire marcher ses clous rouillés. Vous serez maline si vous y arrivez…

« … Nous, ont y a renoncé depuis longtemps. » Maubec parlait lentement mais intarissablement. Sans laisser à Bécassine le temps de placer un mot, il reprit en regardant le ciel : « Jolie matinée aujourd'hui. Va faire un beau temps, haffreux. » Il discourut longuement…

… sur la pluie et le soleil, multipliant le mot haffreux, qu'il affectionnait et qu'il appliquait indistinctement à tout ce qui, en bien ou en mal, dépassait la moyenne. Pendant le monologue du secrétaire, nos deux personnages étaient entrés dans les bureaux de l'administration.

Bécassine profita d'un moment de mutisme de Maubec pour parler à son tour. « Le chef, demanda-t-elle, c'est un officier ? — C'est pas un officier, il porte un veston. — C'est donc un civil ? — C'est pas un civil, il a un képi. — Alors quoi que c'est ? — C'est le chef, voilà tout. »

Bécassine inspectait le bureau. Il ne présentait de remarquable qu'un tableau noir chargé de figures géométriques et un extraordinaire amoncellement de livres et de paperasses. Cela s'accumulait en paquets poussiéreux sur les meubles, sur les sièges, par terre, au long des murs.

« Faudra du plumeau et du balai dans tout ça », fit Bécassine en prenant machinalement un livre. » Touchez à rien, cria Maubec. Ah bien ! il en ferait une musique le chef, s'il vous voyait remuer ses bouquins. Ça serait haffreux ! »

39

Bécassine se sentit blessée dans ses instincts de bonne ménagère. Elle demeura un instant figée, son livre à la main, puis elle questionna : « Il est donc méchant le chef ? » Maubec parut faire un grand effort de réflexion et répondit : « — On ne sait jamais : à des moments il est gentil…

« … que c'en est haffreux, et le moment d'après, il est méchant que c'en est haffreux aussi. Ça dépend si la colonelle est là. » Il ne put s'expliquer davantage : la porte s'ouvrait. Maubec dit : « Bonjour, chef. » et Bécassine répéta…

… en écho : « Bonjour, chef. » Le chef entrait. Il répondit avec l'accent le plus doux et le ton le plus affable :« Bonjour, mes enfants », et il adressa à la nouvelle venue quelques paroles de bienveillant accueil : « J'ai de bons renseignements sur vous ; je suis certain que nous nous entendrons très bien. »

Cependant, la porte s'était ouverte de nouveau. « La colonelle ! » murmura Maubec Ça va être haffreux. » Celle qu'il nommait la colonelle, et qui n'était autre que la femme du chef, fit son entrée.

Maigre, jaune de peau, noire de cheveux, vêtue de couleurs criardes scintillante de bijoux baroques, elle regarda longuement, à travers son face-à-main, Bécassine interdite : puis, s'adressant au chef, elle dit d'une voix qui en même temps zézayait et faisait rouler les r : « Agénor, vous parlez encore comme oune civil…

« … Prenez le ton militaire. J'aime le ton militaire. J'ai été habituée au ton militaire par mon premier mari, le brave colonel Gonzalès Ippo, des chasseurs de l'armée patagone. — Vous avez raison, Carmencita », fit le chef qui paraissait très troublé. Il se tourna vers Bécassine.

« — Je vous disais donc, reprit-il, que nous nous entendrons très bien. » Puis, roulant des yeux qui tentaient d'être féroces, enflant la voix de façon à la rendre terrifiante, il conclut : « Et n'oubliez pas qu'à la moindre faute, je pourrais parfaitement vous faire fusiller. »

« C'est mieux, daigna approuver la colonelle. Agénor, vous me rappelez Gonzalès. » Elle opéra une retraite aussi majestueuse que son entrée. Épuisé par sa dépense d'énergie, Agénor s'était effondré sur son fauteuil, et il y demeurait sans forces,…

… sans paroles, à demi somnolent. « Il en a pour un quart d'heure à être comme ça », murmura Maubec à Bécassine. Il entraîna celle-ci près de la fenêtre et, lui montrant une photographie…

… qu'il prit dans une pile de paperasses : « Le voilà, fit-il, le brave colonel Gonzalès. Il est haffreux. Dire qu'on serait si tranquille si sa veuve était restée à le pleurer en Patagonie. Mais elle est ici. Alors… c'est haffreux ! »

40

Agénor somnole dans son fauteuil ; Maubec et Bécassine n'osent parler, par crainte de troubler son repos. Profitons de leur silence pour esquisser l'histoire du chef de la Ralep.

M. Ténuse — c'est ainsi qu'il se nomme — était, avant la guerre, professeur de sciences au collège de Piton-le-Causse. Il s'occupait beaucoup de ses élèves, jeunes montagnards, auxquels il était nécessaire…

… de répéter plus d'une fois l'explication des théorèmes de géométrie et des équations algébriques ; son temps libre, il le consacrait à de longues promenades dans la campagne, fort belle en ce pays accidenté, mais qu'il ne regardait guère, car, passionné de lecture, il avait toujours un livre pour compagnon…

… et il était rare qu'il en détachât les yeux. Cela lui valait d'ailleurs une grande considération. Citadins et paysans l'appelaient « le savant ».

M. Ténuse eût vécu pendant de longues années, en pleine félicité, cette paisible existence, si, au début des vacances de 1913, il ne s'était senti atteint de légers troubles de la digestion. Il consulta le médecin, qui lui ordonna une cure à Vichy,

… et partit pour la célèbre ville d'eaux. À l'hôtel où il descendit, trônait la colonelle Carmencita Ippo. Un ami commun les présenta. Veuve depuis deux ans, désireuse de convoler en secondes noces, Carmencita venait-elle…

… à Vichy pour se soigner ou pour y trouver un mari ? Nous penchons pour la seconde hypothèse. Toujours est-il qu'elle éblouissait la table d'hôte par ses toilettes et par ses récits, où revenaient sans cesse le nom du brave colonel Ippo et des grands personnages…

… qu'il fréquentait de son vivant. Ébloui, Agénor le fut plus que personne. Timide et modeste, il fut flatté de voir celle qu'il prenait pour une grande dame lui prodiguer ses sourires. Un matin, il confia à l'ami qui avait fait la présentation, que son cœur était pris. Peu de jours après, on débouchait le champagne…

… à la table de l'hôtel, en l'honneur des fiançailles. Le mariage fut célébré à la fin des vacances. Et dès lors, la maison du professeur devint un enfer. Carmencita retira son masque d'amabilité et se montra telle qu'elle était : acariâtre, violente et hautaine. Elle accabla de son mépris le professeur…

… terrorisé. Sans cesse, et avec quel dédain ! elle le comparait à son premier mari. Le nom de Gonzalès était à tout instant sur ses lèvres. Le portrait de Gonzalès trônait dans toutes les pièces ;

… Gonzalès était le vrai maître du logis ; constamment, sa veuve vantait son bel air sous l'uniforme, sa distinction, son énergie. « Loui, disait-elle en son jargon, il était oune homme pour lé commandement ; vous…

41

« … vous êtes oune homme pour obéir. » Et Agénor obéissait aux idées les plus saugrenues de sa femme. Il dut même joindre à son nom celui du terrible colonel et s'appeler M. Ippo-Ténuse, « un vrai nom de géomètre », disaient en riant ses collègues du lycée.

La guerre éclata. Bon patriote, mais n'étant ni d'âge ni de santé à porter les armes,

… Agénor jugeait avec raison que son devoir était de continuer à instruire de son mieux ses élèves. Carmencita en décida autrement. « Zé vous veux oune ouniforme, prononça-t-elle…

« Oune mari sans ouniforme, il est oune honte pour sa femme. » Dans un mouvement tragique, s'adressant au portrait de Gonzalès, elle ajouta : « Vous serez content, colonel ; il aura l'ouniforme ! » Que pouvait faire le pauvre Ippo-Ténuse contre ces deux volontés réunies ?

Il rédigea et envoya une demande d'emploi. La réponse tardant à venir, Carmencita partit pour Paris. Elle assiégea, avec sa fougue habituelle, les bureaux du ministère. Les huissiers les plus inflexibles étaient sans force devant ses éclats de voix…

… auxquels se mêlaient des sourires. Ainsi elle parvint jusqu'à notre vieille connaissance, le ministre de l'Utilisation des Aptitudes. « Femme charmante, dit celui-ci à son secrétaire, à la fin de l'audience. Faisons-lui plaisir Un professeur de sciences…

« … doit avoir des aptitudes pour la mécanique. Nommons ce M. Ippo-Ténuse à la direction de la R. A. L. E. P. E. U. P. P. S. T., cette grande création de mon ministère. » Deux jours après, le

professeur recevait sa nomination et le soir même le ménage prenait le train.

Or, ce chef d'une réserve automobile n'avait pour ainsi dire jamais vu d'automobiles : Piton-le-Causse est la plus arriérée et la plus haut perchée de nos sous-préfectures. Le plus imprudent des chauffeurs n'aurait pas osé s'aventurer dans ses rues escarpées et pierreuses.

Et, d'autre part, Agénor, très ferré sur les théories scientifiques, était incapable d'en saisir les applications pratiques. Il ne comprenait et n'aimait que les figures et les calculs de son tableau noir. Aussi eut-il un désespoir touchant, quand il se vit chargé de remettre en état et de faire marcher…

… les ferrailles disloquées de la Ralep. Et Carmencita aussi fut désespérée, mais, pour une autre cause : parce qu'elle apprit qu'à la Ralep on ne portait pas d'uniforme. « Pas d'ouniforme ! dit-elle, ze souis déshonorée. » En manière de consolation, elle força son pauvre époux à s'affubler d'un képi.

Dans les moments de prostration qui suivent les scènes avec sa femme, Agénor se remémore toute cette histoire. C'est ce qu'il vient de faire une fois de plus. Enfin il secoue son engourdissement, se lève d'un air accablé. « Pauvre monsieur ! murmure Maubec à l'oreille de Bécassine, c'est haffreux ; mais je le vengerai de Gonzalès et de sa colonelle. »

42

Agénor sortit de son fauteuil, s'étira les bras, se passa les mains sur les yeux, comme fait un homme mal éveillé qui veut chasser un mauvais rêve : « Travaillons ! » dit-il ; puis il se tourna vers Bécassine, et, de la voix très douce…

… qui lui était habituelle quand il ne se trouvait pas sous l'œil de sa terrible moitié, il demanda : « Jeune fille, auriez-vous l'extrême obligeance de me donner l'ouvrage intitulé : Théorie du mouvement dans les moteurs à essence. C'est le septième de la douzième pile à terre…

… en partant de la fenêtre. » Bécassine compta douze puis compta sept, regarda le titre du volume qu'elle avait pris : c'était bien celui désiré. Stupéfaite de voir que le chef se retrouvait si bien dans l'apparent désordre son bureau, elle dit : « Ça, c'est plus fort que tout ce que j'ai vu…

« … des faiseurs de tours, à la foire de Clocher-les-Bécasses, mon pays natal. » Amusé, Agénor sourit, puis il se mit au travail. Tenant son livre d'une main, et le consultant de temps en temps, il couvrait son tableau noir de dessins et de formules.

Maubec murmura en a parte : « Il en a pour une heure à user sa craie et à travailler sa théorie du mouvement. Il y a six mois qu'il la travaille, que c'en est haffreux, à en perdre le boire, le manger et le dormir…

« … et sans être plus avancé pour faire marcher ses autos… Mais quel brave homme !… On serait heureux ici sans la colonelle… Patience ! elle ne se doute pas du tour que Maubec lui mijote. Vous verrez, jeune Bécassine, vous verrez. »

Suivant son habitude, il sauta sans transition à un autre sujet et reprit : « Puisque vous n'avez rien à faire, aidez-moi donc à classer mes dossiers. » Il la conduisit dans le coin du bureau qui lui était réservé. L'encombrement y était plus grand encore que…

… dans les autres parties de la pièce et, une fois de plus, Bécassine se sentit accablée par cette débauche de paperasses. « Quoi que c'est tout ça ? demanda-t-elle. — C'est les circulaires du ministre ; il en vient de dix à vingt par jour. Voilà la dernière arrivée ; elle est numérotée 5.217.

« — Et quoi qu'on en fait ? Il faut lire tout ça ? — Il n'y a que moi à le lire, et encore, quand j'ai le temps. On en fait des dossiers. Tenez, comme ça. » Il prit une poignée de circulaires, les plaça sous une chemise qu'il ficela avec soin. Entraînée par son exemple, Bécassine se mit avec ardeur à confectionner des dossiers.

Quand elle les eut terminés, Maubec écrivit « urgent » sur la moitié environ et les rangea sur sa table-bureau ; les autres allèrent s'enfouir dans un placard. « Ceux-là, expliqua-t-il, ça ne vaut pas la peine de s'en occuper, puisqu'ils ne sont pas urgents. »

43

« — Et les autres ? demanda Bécassine. — Les autres, eh bien, dans huit jours, ils auront cessé d'être urgents ; alors je les mettrai aussi dans le placard. » Bécassine, charmée par l'ingéniosité

de ce procédé, regarda avec admiration Maubec qui, flatté, se rengorgea.

Àce moment, la paix du bureau fut troublée par une nouvelle entrée de la colonelle. « Chef, cria-t-elle à son mari, vous né serez donc jamais oune militaire ! Vous avez laissé passer l'heure de la manœuvre de manivelle. Commandez le mouvement ! »

« — Manœuvre de manivelle ! répéta Agénor d'une voix aussi tonnante qu'il le put. Tout le monde dehors ; vous aussi Bécassine. Et, poursuivit-il en hésitant, je… je… je… ferai fusiller les retardataires. » Le personnel de la Ralep, composé en tout de cinq personnes…

… se, précipita dans l'avenue, s'aligna devant cinq des vieilles autos. Chacun prit en main une manivelle, et, au commandement du chef, commença de tourner. « Plous fort, plous vite », ordonnait Carmencita, impitoyable, quand elle voyait faiblir un des tourneurs.

Cette manœuvre était de son invention. Ignorante de toutes choses, plus particulièrement des automobiles, elle savait seulement qu'on met en marche ces voitures en tournant les manivelles ; au cours d'une scène orageuse, elle avait décidé son mari à faire tourner chaque matin, dans l'espoir…

… d'un départ de moteur qui ne se produisait jamais. « Fixe », daigna-t-elle enfin commander. Elle vint alors à Bécassine et lui dit : « Vous êtes ici pour faire marcher les autos ; si, dans huit jours, oune auto ne marche pas… fousillée. N'est-ce pas, chef ?… Mais… certainement… »

… concéda sans conviction Agénor. Puis, sa femme s'étant éloignée, il reprit son air de brave homme et rentra dans son bureau. « Voilà la vie qu'elle nous fait mener, dit Maubec à sa nouvelle amie : c'est haffreux ; mais on se débarrassera d'elle ; et voilà celui qui m'y aidera. »

L'homme qu'il désignait, type de chemineau à barbe broussailleuse, s'approcha de Maubec et lui dit, à mi-voix : « L'enquête avance, il y aura bientôt du nouveau. » Puis, apercevant Bécassine, il la fixa avec insistance…

… en mettant un doigt sur sa bouche. Notre héroïne le regarda s'éloigner, en se demandant ce que signifiait ce signe mystérieux et où elle avait pu rencontrer déjà cet homme, dont il lui semblait bien que la figure ne lui était pas inconnue.

44

Après la séance de manivelle, Maubec et Bécassine restèrent à se promener sous les arbres de l'avenue. Notre héroïne se sentait presque aussi ankylosée que le jour où, sous la direction de M. Bile…

… elle avait fait ses débuts dans la culture physique. Tandis qu'elle se frictionnait les reins et exécutait quelques flexions pour rendre à ses bras et à ses jambes leur élasticité naturelle, elle vit venir…

… un homme, qui, du plus loin qu'il les aperçut, se mit à sourire à son compagnon et à elle, avec une expression de joie ex-

trême. Il tendit vers eux des mains qui semblaient avides de serer les leurs.

« Salut, monsieur Dumarteau », fit Maubec. M. Dumarteau accentua encore son sourire, esquissa une révérence dont la grâce rappelait le Versailles de Louis XV, et pria Monsieur et Mademoiselle d'agréer ses humbles hommages.

Bécassine se sentit prise d'une soudaine sympathie pour cet homme si poli et de si belles manières. À sa révérence, elle répondit par une autre, moins gracieuse peut-être, mais plus profonde encore ; puis elle s'écarta un peu…

… afin de ne pas être indiscrète. Elle entendit que Maubec disait au nouveau venu : « Vous venez voir si nous avons de vieilles autos à vendre. Oui, il y en a une dizaine. » Tout en causant, les deux hommes entrèrent dans les bureaux de la Ralep.

Bécassine, retenue par son scrupule de discrétion, resta dans l'avenue ; elle s'approcha des vieilles autos et en considéra quelques-unes groupées à part, qui étaient plus lamentablement rouillées encore que les autres. Elle dit à mi-voix :

« Ça doit-être celles-là qu'on va vendre. — Justement celles-là ! » approuva M. Dumarteau, qui, à ce moment, sortait des bureaux. « Quelle perspicacité ! » ajouta-il ; et son sourire se fit extasié, comme si Bécassine avait proféré des paroles vraiment géniales.

Peu habituée à soulever des sentiments d'admiration, la brave fille rougit de plaisir ; elle répondit par un plongeon jusqu'à terre au salut d'adieu qui lui était adressé, et son cœur déborda de gratitude pour cet homme délicieux. Il est temps…

… que nous le présentions mieux à nos lectrices. M. Dumarteau exerce la profession de commissaire-priseur. Il est toujours gracieux, toujours souriant, toujours aimable ; il procède aux moindres inventaires avec des façons raffinées d'homme du monde. Il triomphe…

45

… dans les ventes d'objets d'art, où se pressent les belles dames et les amateurs élégants. Il semble pénétré de gratitude pour qui lui donne une enchère, et quand il prononce le mot : « adjugé », il l'accompagne d'un sourire ému et reconnaissant à l'adresse de l'acquéreur.

Par hasard, de ces sourires était tombé sur Carmencita, un jour que, par désœuvrement, elle était entrée à la salle des ventes et y avait acheté quelqu'un de ces bijoux de pacotille dont elle raffolait. Elle avait été aussitôt conquise. Comme à ce moment,…

… la circulaire ministérielle n 4.885 venait de prescrire qu'il y aurait vente, tous les quinze jours, des autos reconnues décidément inutilisables, la colonelle avait exigé d'Agénor que les adjudications se fissent par le ministère de M. Dumarteau.

C'est ainsi que celui-ci était devenu le commissaire-priseur de la Ralep.

Peu après le départ de l'homme au sourire, Maubec reparut sur l'avenue. Il était porteur de deux grandes affiches et de l'attirail nécessaire pour les coller.

Aidé de Bécassine, il les placarda bien en vue sur le mur du bâtiment. Il y eut une petite discussion entre les deux colleurs parce que Bécassine, distraite par la première affiche, qu'elle s'efforçait de lire, plaça la seconde la tête en bas.

Mais Maubec répara rapidement cette erreur. Bécassine se mêla alors aux passants qui s'étaient arrêtés ; avec eux, elle lut que la vente serait faite aux enchères, le lendemain, à deux heures de relevée, par M. Dumarteau. Elle se promit de ne pas manquer cette occasion de revoir le si sympathique commissaire-priseur. S'accordant quelques minutes encore de récréation, elle regarda le petit groupe qui, peu à peu, s'était formé devant les affiches. Au premier rang, elle remarqua un ferrailleur, nommé Charrigou, qu'elle connaissait…

… parce qu'au temps où elle était employée de tramway, elle passait matin et soir devant son magasin et causait parfois avec lui. Elle lui demanda s'il avait l'intention de faire des achats à la vente du lendemain. « Pochible que oui, mademoigelle Bécachine…

« … répondit Charrigou, avec le plus pur accent de Saint-Flour… Cha dépendra chi Fouillade ne me pouche pas les prix. » Fouillade était son compatriote, son concurrent et son voisin ; de boutique à boutique, les deux hommes se chamaillaient une bonne partie de la journée.

« Il est malin, Fouillade, reprit Charrigou ; mais je ne chuis pas chot. J'ai une combinaijon que j'échepliquerai demain au commichaire-prigeur. Vous verrez cha ! » Il éclata d'un bon gros rire, et Bécassine sentit redoubler son envie d'assister à la vente, où elle pressentait que des incidents curieux se produiraient.

46

M. Dumarteau déjeunait rapidement afin de ne pas manquer l'heure fixée pour la vente. Comme un acteur, avant d'entrer en scène, répète ses expressions de physionomie, M. Dumarteau souriait. Il souriait à la bonne qui le servait, et, quand celle-ci rentrait dans sa cuisine, il souriait à sa côtelette, ou à la carafe, ou bien il souriait dans le vide.

M. Dumarteau sait que son sourire est pour beaucoup dans ses succès de commissaire-priseur, aussi s'exerce-t-il constamment à renforcer et nuancer son sourire. Son déjeuner expédié, il sortit.

Il montait, à pas pressés, l'avenue où est située la Ralep, quand Charrigou l'aborda : « Pardon, echecuge, monchieur le commichaire, dit-il, j'ai une combinaijon à vous échepliquer. » M. le commissaire fut contrarié de cette cause de retard ; mais le ferrailleur était un bon client ; il lui répondit donc, en épanouissant encore son sourire, qu'il serait positivement ravi de causer avec lui, que, toutefois, étant en retard, ils causeraient tout en marchant. « Cha va, cha va, riposta Charrigou… Ch'est de la vente qu'il ch'agit…

« J'ai envie de chinque des autos ; pas pour m'y promener, bien chur (ici, cet homme jovial éclata de son gros rire), mais pour les mettre à la ferraille. Cheulement, chi mon concurrent Fouillade me les voit poucher, il les pouchera auchi, hichetoire de me faire une farche.

« Et cha chera trop cher. Alors je ne vais pas jà la vente, j'y envoie ma cougine ; Fouillade ne la connaît pas ; vous la reconnaî-

trez à che qu'elle est habillée en payjane. Quand elle vous regardera en faijant un chourire et un chigne de tête, tenez comme cha…

« … vous mettre chent chous d'enchère, et la vente chera faite au nom qu'elle vous donnera. Comme cha, Fouillade ne che doutera de rien. Vous voulez bien ? — Comment donc, mon cher monsieur Charrigou !… Trop heureux de vous être agréable. » Les deux interlocuteurs se séparèrent…

… et M. Dumarteau reprit sa course précipitée. Deux heures venaient de sonner quand il arriva devant la Ralep. « Mesdames, messieurs, dit-il, avec un sourire doucement contrit, je suis légèrement en retard ; veuillez m'excuser. Nous commençons. » L'adjudication des premières…

… machines se fit rapidement et sans incident. La sixième était une de celles que désirait Charrigou. Peut-être son ennemi Fouillade le devina-t-il, car il se porta acquéreur à cent francs. « À cent francs, répéta le commissaire. Quelqu'un met-il au-dessus ? Pressons les enchères, mesdames et messieurs. À cent francs, c'est donné. » Tout en faisant son petit discours, il cherchait des yeux la cousine de Charrigou.

Au troisième rang, il aperçut une paysanne ; la jugeant intimidée, ou peu au courant des usages des ventes, il la salua d'un signe de tête et l'encouragea d'un sourire engageant. La femme répondit par un signe de tête semblable ; sa face maussade et ridée se contracta ; une sorte de rictus se dessina autour de ses lèvres.

« Est-ce la cousine ? se demandait M. Dumarteau perplexe. Faut-il mettre une enchère ? Elle a fait le signe de tête, mais je

m'y connais en sourires, et cette grimace n'a rien d'un sourire, donc ce n'est pas la cousine. Où peut être la cousine ? »

47

Ne voyant nulle autre paysanne, ni personne qui lui adressât le moindre signe, il allait adjuger l'auto à Fouillade, quand Bécassine fit son apparition. Retenue dans le bureau par un travail que le chef…

… lui avait confié, elle avait, à son grand regret, manqué le début de la vente. Maintenant, désireuse de se rattraper, elle jouait des coudes, se faisait place. Non sans soulever de violentes réclamations, elle parvint au premier rang, juste en face de M. Dumarteau.

Encore reconnaissante de l'amabilité que celui-ci lui avait témoignée la veille, elle lui adressa son plus aimable sourire et son salut le plus profond. Le commissaire fut persuadé que, cette fois, il se trouvait en présence de la cousine. « Il y a acheteur à cent cinq francs » dit-il.

« — Cent dix » cria Fouillade, M. Dumarteau regarda, avec son perpétuel sourire, Bécassine, qui, ne voulant pas être en reste, sourit aussi. « Cent quinze, fit-il. — Cent « vingt, » riposta Fouillade. Les sourires, suivis d'enchères, se succédèrent rapidement. À quatre cents francs, le ferrailleur lâcha pied.

« Adjugé à quatre cents francs, prononça M. Dumarteau, et pas à M. Fouillade. » Il exultait, le doux commissaire : jamais

auto de la Ralep n'avait atteint pareil prix. Vexé, Fouillade serrait les dents et les poings, se promettant d'avoir sa revanche…

… avec les voitures suivantes. Mais il ne put en obtenir une seule, le même jeu des sourires ayant recommencé et maintenu le commissaire dans son erreur. Quand ce fut fini, M. Dumarteau demanda son nom à Bécassine, puis il prononça : « Les voitures 6 à 10…

« … sont adjugées pour la somme globale de 3.722 francs, plus les frais, à M Annaïk Labornez, dite Bécassine. — Hein ? Quoi ? cria celle-ci au comble de la stupéfaction et de l'émoi. J'ai rien acheté ! Et avec quoi que je paierais ? J'ai que 122 francs et treize sous d'économie. »

Cette déclaration souleva un tumulte comme jamais n'en vit vente publique. La colonelle, la cousine, M. Dumarteau, qui en avait perdu le sourire, entouraient et invectivaient la malheureuse Bécassine. Comme elle le fait dans toutes les circonstances critiques, elle fondit en larmes.

48

Toutes ces dernières semaines, émotionnée par mon changement de situation, je ne pouvais pas écrire ; alors je racontais mes aventures à un monsieur de la Semaine de Suzette qui vient souvent chez M de Grand-Air et qui se chargeait…

… de vous en faire le récit. Maintenant que mes nerfs sont plus au calme, je reprends mes mémoires. J'espère bien que rien ne

me forcera plus à les interrompre : j'ai déjà tracé dix lignes sans un seul pâté, c'est bon signe.

Nous en étions restés au moment où, sans m'en douter, j'avais acheté dix vieilles autos de la Ralep. Dame ! je n'avais pas envie de rire, à l'idée de l'argent à payer, que je n'avais pas, ce qui risquait de me faire fourrer en prison ; à l'idée aussi de toute cette ferraille qui me tombait sur les bras et dont je serais bien empêtrée. Sans compter que tout le monde était à me crier après, et pas précisément des compliments : quand on ne m'appelait que sotte…

… je pouvais encore me tenir pour flattée. Enfin, M. Dumarteau a repris son calme et son sourire. Il a dit : « Il y a eu folle enchère. Nous allons reprendre l'adjudication aux risques de cette jeune fille : si les prix sont moins forts, tant pis pour elle : elle paiera la différence de sa poche. Nous commençons « par l'auto n 9. » Vous pensez si le cœur me battait. Afin que le commissaire ne prenne pas cette fois un sourire ou un signe involontaire pour un achat, je lui tournais le dos, mais c'était comme si j'avais eu des yeux et des oreilles…

… tout autour de la tête. Je ne perdais ni un mot ni un geste de ce qui se passait dans l'assistance. Eh bien ! voilà une preuve qu'il ne faut jamais désespérer et que les choses, en apparence les plus catastrophales, c'est souvent celles qui s'arrangent le mieux. La paysanne a commencé de mettre des enchères ; quelqu'un a prévenu Fouillade qu'elle était la sœur de son concurrent Charrigou ;…

… ça l'a rendu comme un furieux : ils se sont enragés l'un contre l'autre ; ils se sont tellement acharnés que, pour l'en-

semble des autos, on a fait cinquante francs de plus qu'à la fois d'avant.

Et qui en a profité, de ces cinquante francs ? C'est votre servante. M. Dumarteau me les a remis avec le plus beau des sourires que je lui aie vus, et Dieu sait si je lui en ai vu !

Il m'a même appelé sa chère cliente, et tous ceux qui m'attrapaient quelques minutes avant sont venus me féliciter. Je riais d'aussi bon cœur que j'avais pleuré quand je m'étais cru menacée de ruine et de prison. Quand je vous dis qu'il ne faut…

49

Puis, je me suis pris la tête dans les mains, et je me suis appuyé les coudes sur une petite auto arrivée, le matin même, une auto moins rouillée que les autres, d'assez bon aspect même, du moins pour une auto de la Ralep.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi, perdue dans mes réflexions, m'y donnant de toute ma force, si bien que j'étais quasiment aveugle et sourde. Je suis revenue au sentiment des choses parce que quelqu'un me secouait par le bras.

« Quoi qu'y a ? » que j'ai fait tout effarée. C'était Maubec qui me secouait. Il m'a dit : « C'est haffreux ce que vous m'avez fait peur. J'avais beau vous appeler, vous étiez comme une estatue. Je vous ai cru évanouie. Vous dormiez ? »

« — Faites excuse, m'sieu Maubec, je dormais pas : mes nuits sont bonnes ; j'ai jamais de somnolence entre mes repas, preuve

d'une conscience tranquille et d'un estomac conséquent. Je réfléchissais au moyen de faire marcher la petite auto, sur quoi…

« … que j'étais appuyée. » À ce moment, Maubec a rectifié la position et a dit : « Bonjour, chef. » Je l'ai imité. C'était le bon M. Ippo-Ténuse qui passait près de nous, allant à la promenade, un livre à la main, comme de coutume. Il avait entendu nos paroles.

« C'est très bien, mon enfant, m'a-t-il dit, tâchez de mettre cette voiture en marche, cela fera plaisir à ma femme. » Ici, je me suis dit que s'il n'y avait que ça pour me faire travailler… Et Maubec a eu une espèce de gloussement, comme chaque fois qu'il rit en dedans.

« À moi aussi, ça me fera plaisir, » a ajouté le chef ; et il s'est éloigné en lisant son livre et en faisant machinalement le geste d'écrire sur un tableau noir. Ses dernières paroles ont achevé de me décider. Je serais contente de lui faire plaisir.

… parce qu'il est très bon et que je l'aime bien. J'ai demandé à Maubec s'il avait besoin de moi au bureau ; il m'a répondu qu'il avait fini de fourrer les anciens dossiers urgents dans l'armoire des non urgents, que c'était tout le travail du jour. Alors, je suis partie bon train dans Versailles.

Qui j'allais y voir ? Tout simplement le père Lemboîté. Je m'étais dit dans mes réflexions, que pour réussir, il me fallait le secours de quelqu'un de capable dans la mécanique et j'allais demander son aide à mon brave conducteur. Je suis arrivée aux Chantiers en même temps que son tramway.

Je lui ai raconté ma petite affaire au complet. « Dame ! qu'il a fait, je suis plutôt pour l'électro, mais on s'y connaît un peu aussi dans les choses à essence. Enfin, on tâchera moyen de moyenner, quand ça serait que pour vous éviter la fusillade. » Et il s'est…

50

Puis, je me suis pris la tête dans les mains, et je me suis appuyé les coudes sur une petite auto arrivée, le matin même, une auto moins rouillée que les autres, d'assez bon aspect même, du moins pour une auto de la Ralep.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi, perdue dans mes réflexions, m'y donnant de toute ma force, si bien que j'étais quasiment aveugle et sourde. Je suis revenue au sentiment des choses parce que quelqu'un me secouait par le bras.

« Quoi qu'y a ? » que j'ai fait tout effarée. C'était Maubec qui me secouait. Il m'a dit : « C'est haffreux ce que vous m'avez fait peur. J'avais beau vous appeler, vous étiez comme une estatue. Je vous ai cru évanouie. Vous dormiez ? »

« — Faites excuse, m'sieu Maubec, je dormais pas : mes nuits sont bonnes ; j'ai jamais de somnolence entre mes repas, preuve d'une conscience tranquille et d'un estomac conséquent. Je réfléchissais au moyen de faire marcher la petite auto, sur quoi…

« … que j'étais appuyée. » À ce moment, Maubec a rectifié la position et a dit : « Bonjour, chef. » Je l'ai imité. C'était le bon M. Ippo-Ténuse qui passait près de nous, allant à la promenade,

un livre à la main, comme de coutume. Il avait entendu nos paroles.

« C'est très bien, mon enfant, m'a-t-il dit, tâchez de mettre cette voiture en marche, cela fera plaisir à ma femme. » Ici, je me suis dit que s'il n'y avait que ça pour me faire travailler… Et Maubec a eu une espèce de gloussement, comme chaque fois qu'il rit en dedans.

« À moi aussi, ça me fera plaisir, » a ajouté le chef ; et il s'est éloigné en lisant son livre et en faisant machinalement le geste d'écrire sur un tableau noir. Ses dernières paroles ont achevé de me décider. Je serais contente de lui faire plaisir.

… parce qu'il est très bon et que je l'aime bien. J'ai demandé à Maubec s'il avait besoin de moi au bureau ; il m'a répondu qu'il avait fini de fourrer les anciens dossiers urgents dans l'armoire des non urgents, que c'était tout le travail du jour. Alors, je suis partie bon train dans Versailles.

Qui j'allais y voir ? Tout simplement le père Lemboîté. Je m'étais dit dans mes réflexions, que pour réussir, il me fallait le secours de quelqu'un de capable dans la mécanique et j'allais demander son aide à mon brave conducteur. Je suis arrivée aux Chantiers en même temps que son tramway.

Je lui ai raconté ma petite affaire au complet. « Dame ! qu'il a fait, je suis plutôt pour l'électro, mais on s'y connaît un peu aussi dans les choses à essence. Enfin, on tâchera moyen de moyenner, quand ça serait que pour vous éviter la fusillade. » Et il s'est…

… mis à rire de son bon gros rire de brave homme. Le lendemain étant pour lui jour de congé, il est arrivé à la Ralep. Il a jeté un coup d'œil sur les voitures, et puis il a été tout droit à celle que j'avais remarquée la veille, et il a dit : « S'il y en a une…

« qui peut marcher, c'est celle-là. » Ça m'a rendue fière, vu que ç'avait été aussi ma pensée. Je ne suis pas savante et pas trop maligne, mais j'ai du flair, c'est sûr et certain. J'ai dû prendre ça à jouer avec le chien de chasse de mon oncle Corentin, du temps que j'étais toute petite.

Ayant parlé comme je vous ai rapporté, Lemboîté a ajusté ses lunettes ; il a ouvert le capot et il a commencé de regarder et de tâter tout partout dans le moteur. C'était amusant de voir comme ses grosses mains, qui paraissent gourdes, se faisaient adroites et délicates.

Il me rappelait un médecin qui m'a examinée, une fois que j'avais un rhume tourné à la bronchite ; et alors, la langue, le pouls, les petits coups tapés dans le dos… Lemboîté, il examinait son moteur avec autant de soin qu'une personne vivante.

Le bruit s'était répandu qu'une de nos autos allait peut-être marcher ; ça avait soulevé bien de la curiosité dans nos bureaux. Maubec et les autres employés sont venus regarder mon ancien conducteur. Et puis la colonelle a fait son apparition. Je m'attendais…

… à ce qu'elle parlât à Lemboîté en femme pas bien polie qu'elle est. Pas du tout, elle lui a fait toutes ses grâces et ses sourires. Et elle l'appelait : « Monsieur le Militaire. » Je n'ai pas tar-

dé à comprendre que c'était à cause de la tenue n 1 qu'avait mise mon vieil ami,...

à cause des boutons d'or sur sa vareuse et des galons, en or aussi, sur la casquette. Car cette femme, qui se dessèche de faire la militaire, elle n'est pas capable de distinguer un cuirassier d'un aviateur, ni un caporal du maréchal Foch. Où je n'ai plus compris...

... du tout, par exemple, c'est à un moment où, après avoir causé avec Maubec, elle est revenue à Lemboîté et l'a appelé « Monsieur le Militaire des troupes vaillantes ». Il en était tout ahuri, le brave Lemboîté. Quant à Maubec, il faisait ses gloussements...

... de rire en dedans, plus fort que je ne les avais jamais entendus. Il m'a expliqué, une fois Carmencita partie : « Voilà, elle a remarqué sur la casquette de votre ami, les lettres T. V. : Tramways de Versailles. Quand elle m'a questionné là-dessus, je lui ai dit que c'était...

« ... une distinction qu'on donne aux meilleurs régiments, et que ça signifiait Troupes Vaillantes. » Il était enchanté de sa plaisanterie, il riait de tout son cœur, et nous avons fait comme lui ; mais nous nous sommes arrêtés en voyant M. Ippo-Ténuse venir à nous.

52

Comme notre brave homme de chef a constamment l'esprit occupé de sa théorie et de ses calculs, il est toujours le dernier infor-

mé de ce qui se passe à la Ralep. Il arrivait donc après tous les autres pour voir travailler Lemboîté. Je le lui ai présenté…

… et ils ont commencé de causer de bonne amitié. Je crois que mon conducteur était flatté de se voir si bien écouté par un savant, un professeur. Il lui montrait une à une les pièces du moteur et il lui expliquait bien clairement leur fonctionnement :

« Ça c'est les cylindres, ça, c'est le carburateur ; voilà la magnéto ; ça marche comme ci, ça marche comme ça ; et quand ça ne marche pas, c'est qu'il y a telle ou telle chose qui cloche. — Comme c'est intéressant, faisait le chef, comme je m'instruis avec vous ! »

Àson tour, il a voulu donner des explications, des explications sur la théorie, naturellement. Ça a moins bien marché, vu que la théorie et les formules, ça n'est pas le fort de Lemboîté. Il fronçait les sourcils, il écarquillait les yeux…

… il écoutait de toute son attention, mais on voyait que rien n'entrait dans sa caboche. « Vous allez me comprendre, disait le chef. Ce serait plus clair, si j'avais un tableau noir… Ah ! en voici un… Je figure un cylindre P, rempli d'un mélange gazeux M…

« … je désigne par X… » Ce qu'il prenait pour un tableau noir, c'était l'arrière d'un fiacre qui stationnait sur l'avenue. Il le couvrait de dessins et de lettres, tout en parlant et en consultant son livre. « Vous me suivez ? demandait-il de temps en temps. — Oui, oui, allez toujours », répondait Lemboîté qui ne suivait rien du tout.

Peu à peu, le chef a oublié et sa démonstration, et l'endroit où il se trouvait ; il s'est absorbé dans ses calculs et sa théorie, et il a

continué de travailler sur…

… son dos de fiacre. Lemboîté en a profité pour achever son démontage et son examen de moteur. Puis, se redressant, il a dit à Maubec et à moi : « Ça pourra marcher, à condition qu'on change une pièce dont je vais vous écrire le nom. Voilà l'opinion du père Lemboîté, qui est une opinion de bon modèle…

« … exempte de pannes et d'erreurs dans l'aiguillage. » Mais, pendant qu'il nous tenait ce discours, tout d'un coup, nous avons entendu une grande clameur qui nous a fait sursauter et nous retourner.

Le cocher de fiacre, ayant fini de déjeuner, était remonté sur son siège, avait démarré bon train. Et M. Ténuse, les bras au ciel, criait d'une voix navrée : « Mes calculs perdus !… Mon tableau noir qui se sauve ! » Il lui a fallu quelques instants…

53

… pour comprendre ce qui s'était passé. Quand on le lui a eu expliqué, comme il n'y a pas d'homme meilleur, il a ri d'aussi bon cœur que nous faisions.

Soudain, son rire s'est figé. Une voix sèche disait : « Agénor, vous me faites honte ; vous faites honte à mon regretté colonel Gonzalès ; jamais le regretté colonel il n'avait oune pareille familiarité avec ses inférieurs. » C'était Carmencita…

… qui, en rentrant, nous avait entendus. Il était tout déconfit, le pauvre Agénor. Il s'est remis seulement quand sa terrible

femme a été partie, et il a murmuré : « Ah ! il n'y a pas qu'elle qui déplore la mort du brave colonel Gonzalès ! » Ayant exprimé…

… ce regret, il est revenu à l'auto. « Il faut la faire marcher, cette voiture ; il faut acheter la pièce qui manque. Voulez-vous vous en charger, monsieur Lemboîté ? Qu'est-ce que ça peut coûter ? — Dans les 10 fr. 50, » a répondu Lemboîté. Déjà, notre chef tirait l'argent de sa poche,…

… mais Maubec a protesté. « Minute qu'il a dit ; c'est une voiture de l'État, et avec les voitures de l'État, ça ne se passe pas si simplement. Faut observer les règlements. Nous avons une circulaire sur les cas de ce genre, la circulaire 3721 ; nous allons la lire ensemble. »

Ah ! il est ferré sur le règlement et les circulaires, ce Maubec ! Nous sommes rentrés au bureau, et il a commencé de chercher sa 3.721. Ça n'était pas commode à trouver dans tout le tas de paperasses. Ce qu'il a fallu en remuer de paquets et en fouiller de dossiers !

« La voilà ! » a-t-il dit enfin, et il nous a lu sa fameuse circulaire. Pour obtenir une pièce de rechange, il faut la demander à quatre ministères, dans chacun à deux ou trois services, tout ça avec état descriptif, évaluation de la dépense, explication du mode d'emploi…

… d'après les modèles A23, B51, C27 bis, etc., etc. Nous nous sommes mis tous les quatre à faire les demandes et états et on y a travaillé sans seulement lever le nez jusqu'à la fin de la journée. On a usé certainement pour plus de 10 fr. 50 de papier, mais la demande était bien dans les règles. Le plus grincheux des contrôleurs n'aurait rien à y redire.

Maintenant, il faut attendre que tous ces ministres et chefs de bureau se réunissent pour causer de notre ustensile de 10 fr. 50. La réponse peut être longue à arriver. Pourvu que, d'ici qu'elle vienne, Carmencita ne me fasse pas fusiller !

54

Eh bien ! la réponse des ministres s'est fait attendre beaucoup moins que je ne pensais. Nous l'avons eue au bout de huit jours. Et je n'ai pas été fusillée. Carmencita n'a pas renouvelé ses menaces. Même elle me parlait presque aimablement.

Je devais cette douceur, je crois, à ce qu'un jour j'avais dit devant elle que Lemboîté dirigeait l'affaire. « Lemboîté, avait-elle demandé, c'est bien le militaire des Troupes Vaillantes ?... » Puis, se tournant vers le portrait de feu Gonzalès, elle avait ajouté :

« Oune brave militaire comme vous, colonel : vous aussi, vous étiez des Troupes Vaillantes ! » Donc, un matin, le facteur nous apporta une lettre, couverte de je ne sais combien de cachets, nous autorisant à prendre dans une usine de Billancourt notre pièce de rechange. Maubec, après avoir lu, me dit :

« C'est haffreux ce qu'on est injuste avec l'Administration. Je sais bien que le plus simple, ç'aurait été de nous faire prendre notre mécanique de 10 fr. 50 à Versailles, où il en a un dépôt. Mais il y en a un aussi à Perpignan ;...

« ... l'administration pouvait nous faire trotter à Perpignan, et elle ne nous envoie qu'à Billancourt : faut pas raconter qu'elle complique les choses. » J'ai trouvé qu'il avait bien raison, vu que,

moi, je ne suis jamais pour les réclamations et les critiques, qui sont signes de mauvais cœur.

Nous avons attendu, pour notre course, le jour de congé de Lemboîté, et, un beau matin, nous sommes allés prendre le tramway, tous les trois : lui, Maubec et moi. Lemboîté était tout étonné et un peu gêné d'être dans un tramway sans y avoir rien à faire. Il disait :

« Ça y est, me v'là feignant, me v'là rentier. » Il s'était mis à la place près de la plate-forme avant, et, par habitude, il surveillait la manœuvre. Et puis, comme il y a eu des départs trop brusques et des montées où la voiture peinait faute d'avoir pris son élan à la descente…

… il a commencé de bougonner :« C'est de l'ouvrage loupé, du travail d'apprentie. » Elle avait bien l'air d'une apprentie, en effet, notre conductrice, bien gentille, mais toute jeune et timide.

Sans les maudits Boches, elle serait restée chez elle à faire la soupe de son mari et de ses mioches dont elle avait le portrait en broche, et ça aurait mieux valu pour tout le monde, le tramway compris. N'y tenant plus, Lemboîté a ouvert la porte ; il a crié :

« Attention donc ! Du liant dans la manette, du moelleux dans le frein. » Comme ses conseils ne faisaient qu'ahurir davantage la petite jeune femme, il a ajouté : « Je vais vous montrer ! » C'est lui qui a conduit jusqu'à Billancourt, et joliment bien. Les voyageurs disaient :

« Ce n'est pas un apprenti, celui-là, c'est un fameux ; il sait son affaire. » Moi, j'étais fière de mon vieil ami comme si j'avais été

encore sa receveuse, et lui, content, répétait : « Mon rail, à moi, c'est de travailler. J'étais sorti de mon rail, me v'là remboîté. »

55

Nous n'avons guère eu plus de cinq minutes à marcher de la station du tram à l'usine, une usine énorme, avec je ne sais pas combien de milliers d'ouvriers et combien de kilomètres d'ateliers.

Pour avoir notre ustensile, il a fallu sortir la paperasse du ministère et donner une bonne douzaine de signatures. Paraît que quand notre chef paiera les 10 fr. 50, ça fera encore autant de formalités. Les nôtres terminées…

… Maubec a demandé si l'on pouvait visiter l'usine. L'employé à qui nous avions affaire, a répondu que ça n'était pas régulier, mais que, vu notre qualité de mobilisés on pouvait faire une exception pour nous.

Le père Lemboîté a passé par-dessus le marché. Non, vraiment, même du temps que, toute petite fille, je lisais des contes de fée, jamais je n'avais imaginé des choses pareilles à ce que j'ai vu pendant cette visite.

Figurez-vous qu'à des moments c'était comme l'enfer : des fournaises à y faire rôtir des troupeaux, du métal fondu qui coulait dans des rigoles comme des ruisseaux de feu ; et puis, un peu plus loin…

… des ateliers tout tranquilles, tout silencieux, propres, astiqués, vernis comme un salon. Des ouvrières étaient assises de-

vant des établis et elles n'avaient qu'à pousser un bouton pour que les mécaniques servant à leur travail…

… se mettent à marcher toutes seules. Si je pouvais avoir un système comme ça pour ma machine à coudre, au lieu de pédaler comme cycliste en montée, probable que ça me donnerait plus de goût à la couture.

Après ça, nous avons vu encore des machines à travailler le fer. Tout doucement sans seulement avoir l'air de peiner, ça vous rabote des barres énormes, et ça fait des copeaux jolis comme tout, brillants, tout enroulés sur eux-mêmes.

J'en avais ramassé un, je me disposais à me le mettre en poche comme souvenir, quand le contremaître est venu à moi avec un air, ah ! mais, un air tout à fait extraordinaire.

56

De lui voir cet air, je suis restée toute saisie, tenant toujours mon copeau. Il a regardé autour de nous, puis il a fait un grand soupir, et il a dit : « L'inspecteur n'est pas là ; personne ne vous a vue… C'est de la chance…

« … car sans ça, vous n'y coupiez pas du Conseil de guerre. » D'abord, j'ai cru que c'était une plaisanterie, vu que ce contremaître n'avait pas cessé, pendant la visite, de dire des mots bien spirituels et à s'en tordre de rire, même que Maubec et Lemboîté, avec qui il était devenu ami…

… tout de suite, lui donnaient chaque fois des tapes dans le dos, en l'appelant satané farceur. Il m'a devinée, il a repris : « Je ne plaisante pas, je vais vous le prouver. » Et il m'a conduite devant une affiche placardée dans l'atelier. Ce que j'ai lu là…

… c'était à vous faire devenir les cheveux comme des piquants de porc-épic : que tout ce qui est dans une usine de guerre, ça appartient à l'armée ; qu'en prendre la moindre chose, c'est pas un vol seulement, mais une trahison, et que vu les articles et tant du Code pénal…

… et du Code militaire, ça vous expose à toutes sortes de peines plus épouvantables les unes que les autres. J'ai pas eu plus tôt lu ça que la venette m'a prise. J'ai couru dans le coin de l'atelier où j'avais ramassé mon copeau : je l'ai remis à la même place…

… bien exactement, et j'ai pris les ouvriers qui étaient là à témoin. « Vous voyez, que je leur ai dit, je le remets, ce copeau ; faudra le dire à l'inspecteur, s'il vous en parle. » Ça a paru un peu les surprendre. Pendant ce temps-là…

… mes compagnons étaient sortis. Quand je les ai rejoints, il m'a semblé qu'ils interrompaient une conversation où il était question de moi. Tous trois riaient. Lemboîté et Maubec tapaient plus que jamais dans le dos du contremaître. « Me voilà en règle, que j'ai dit…

« … J'ai rendu le copeau et je me ferais couper les mains plutôt que de prendre rien d'autre, même ça ne vaudrait-il que le centième d'un centième de centime. » Je causais ainsi, adossée à un gros tas de charbon, où il y avait, comme dans tous les charbons du jour d'aujourd'hui,…

… plus de poussier que de bons morceaux. Juste au moment que je prononçais ces paroles, il y a eu un coup de vent qui a soulevé un petit nuage de poussière ; j'ai senti que quelque chose m'entrait sous la paupière, je me suis mise à me frotter et me tamponner l'œil.

« Ça vous fait mal ? a demandé Maubec. J'ai répondu : « Pas trop ; c'est pas grave ; y a pas à s'en occuper. » Mais aussitôt, il m'est venu une réflexion affolante ; j'ai crié « Mais si, qu'il faut s'en occuper ! Peut-être que si que c'est grave. » Alors, tirant mes paupières avec mes doigts…

… j'ai demandé à mes compagnons de regarder dans mon œil, de tâcher de voir ce qui y était entré, de me dire si c'était une poussière ou un charbon. Ils ont regardé. Lemboîté a dit : « J'ai pas mes lunettes, je ne vois rien. »

57

« C'est gris, a fait Maubec, c'est une poussière. — C'est noir, a riposté le contremaître ; c'est du charbon. » Ils se sont un peu disputés, et puis Maubec a regardé de nouveau et il a convenu que c'était du charbon ! Ah ! mon Dieu ! que j'ai crié, du charbon ! Il faut le retirer…

« … et bien soigneusement, sans le faire tomber, sans le perdre… » Ils ont essayé, mais, dame, ils n'ont pas des mains d'infirmières ; ils n'ont pas réussi, et ils me faisaient mal ; mais la préoccupation que j'avais me tourmentait plus encore. Je répétais : « Du charbon. Ah ! mon Dieu !… Quelle catastrophe !… J'-

suis-t'y malheureuse ! » Sans m'en rendre compte, j'avais élevé la voix ; je gémissais, je criais presque. Des ouvriers se sont assemblés ; l'un d'eux a dit qu'il fallait me conduire à l'infirmerie de l'usine et on m'y a menée.

D'avoir frotté l'œil malade, ça avait enflammé, l'autre. J'allais à tâtons, comme une aveugle. J'ai deviné, plutôt que je l'ai vu, le médecin-major. « Monsieur, que je lui ai dit, je vous en prie et supplie, ne perdez pas mon charbon ; gardez-le moi. » Déjà il me faisait asseoir.

Ça a été vite fait, son opération, et bien ; je n'ai rien senti que l'eau qu'une gentille infirmière, aide du major, me seringuait dans l'œil pour me le laver. À côté d'elle…

… le médecin, en souriant, me tendait un papier sur lequel il y avait un point noir gros à peine comme une tête d'épingle. « Voilà le précieux charbon. — Oh ! oui, monsieur, que j'ai riposté, bien précieux ; il pouvait me faire aller en prison ; je vous remercie avec tout mon cœur…

« … de ce que vous avez fait et je dirai votre nom dans mes prières. » Sans lui laisser le temps d'autres questions, j'ai galopé jusqu'au tas de poussier, j'y ai remis le petit grain noir. Alors, j'ai poussé un ouf de soulagement. À ce moment, Lemboîté…

… Maubec et le contremaître m'ont rejointe. « Vrai, m'a dit le premier, vous en avez fait des grimaces, c'en a été une comédie. » Ça m'a mise en colère. J'ai crié : « Mais, malheureux, ce que j'avais dans l'œil, c'était du charbon de l'État, du charbon de l'armée ; si on…

« … ne l'avait pas enlevé, je l'emportais, je faisais pire qu'un vol ; alors, les tribunaux, la prison… Et voilà ce que vous appelez une comédie ! » Je me suis arrêtée, un peu honteuse de lui parler sur ce ton, me disant que j'allais l'avoir fâché. Pas du tout, lui et les autres, ils riaient…

… comme des bienheureux. Je les regardais toute surprise, quand, tout d'un coup, j'ai reçu dans le dos une tape si forte qu'elle a failli me jeter par terre. C'était le contremaître qui m'appelait satanée farceuse. Je n'ai pas encore compris pourquoi.

58

En rentrant de l'usine de Billancourt avec l'ustensile que nous y avions été chercher, nous étions tous à nous demander si ce bout d'accessoire ferait marcher notre auto. Lemboîté, qui est plein de sagesse, a observé que le meilleur moyen de le savoir,…

… c'était d'y essayer. Il a quitté sa vareuse, a passé une cotte, et s'est mis à travailler comme il sait faire, sans perdre une minute, ni lever le nez de son ouvrage. Il n'a pas été long à ajuster la pièce neuve sur le moteur ; alors il a mis de l'essence…

… dans le réservoir, puis il a empoigné la manivelle, et il a dit : « Ouvrez vos yeux et vos oreilles : c'est le moment, c'est l'instant ! — « Tournez pas, m'sieu Lemboîté, que j'ai fait, Faut que le chef voie ça. » Je suis allée le chercher dans son bureau ; il est venu…

… et avec lui, Carmencita, dont nous nous serions bien passés. On était tous rangés autour de la voiture ; et, vous me croirez si

vous voulez, on était émus comme si ce tacot de rien du tout ç'avait été une machine à finir la guerre. Le chef avait la voix…

… qui tremblait quand il a commandé : « Tournez, je vous prie, monsieur Lemboîté. » Lemboîté a tourné, pas longtemps, tout juste un demi-tour, qu'il a fini par un coup sec du poignet. Ça a suffi ; le moteur s'est mis à ronfler. J'ai crié : « Ça marche ; » les autres ont répété : « Ça marche. »

Le chef a ajouté : « Une voiture de la Ralep qui marche ! Je croyais bien que, de ma vie, je ne verrais cela ! » On sentait qu'il était content, mais sa femme l'était plus que lui encore. Elle trépignait de joie ; elle faisait des sauts, des bras au ciel comme si elle dansait,

Elle criait : « Bravo, l'auto ! Bravo le senor Lemboîté ! » Elle a même crié : « Bravo Bécassine ! » Et ça a commencé de me réconcilier avec elle. J'ai fait réflexion, qu'au fond, ça n'était peut-être pas une méchante femme, mais seulement une femme emportée…

… et un peu folle. Quand elle a eu fini ses gesticulations, elle a dit qu'il fallait fêter, verre en main, la grande souccès de la Ralep. Elle nous a emmenés dans la salle à manger, où on a trinqué, et avec du champagne, encore ! Ça m'a enlevé mon reste de rancune contre la colonelle.

Elle nous faisait des sourires ; la satisfaction la rendait presque jolie. En la voyant si changée, tout à fait aimable et gentille, je me disais que la vie à la Ralep allait devenir un vrai paradis. Ah ! je ne me doutais pas de la catastrophe qui nous guettait. Comme dit le proverbe :

C'est toujours au moment qu'on va manger son potage qu'il tombe dedans une poignée de cheveux. Vous m'excuserez de vous citer ce proverbe, peut-être pas bien distingué. C'est Marie, la cuisinière de M de Grand-Air, qui me l'a appris. Elle le répète à tout bout de champ.

59

Même, l'autre jour, j'ai été ennuyée parce qu'elle l'a dit en traversant la cour du château, juste à côté de Louis XIV ; j'ai pensé que ça n'était pas des paroles à prononcer devant un si grand roi ; heureusement, que lui et son cheval, ils sont en bronze ; alors, les paroles, ça…

… ne leur produit pas d'effet… Mais assez bavardé là-dessus ; je reviens à la catastrophe… Pendant la scène de trinquerie qui précède, j'avais remarqué que Maubec était agité, inquiet. Il regardait souvent par la fenêtre, semblant guetter quelqu'un…

…ou quelque chose. À un moment il a murmuré, si bas que j'ai été seule à l'entendre : « Voilà ma vengeance ». Il est sorti précipitamment et, quelques instants après, il est revenu, tenant une lettre. Il l'a remise au chef en lui disant que c'était pressé et important…

… et que si on avait besoin d'explications, l'homme qui apportait le billet les fournirait. Le chef a lu ; son expression a changé ; on voyait qu'il était contrarié, chagriné ; puis sa femme s'est approchée, a lu pardessus son épaule, et alors…

Avez-vous déjà vu une tigresse à qui on arrache son petit ? Probable que vous n'avez jamais vu ça. Moi non plus, du reste. On assure que c'est terrible : je ne pense pas que ça le soit plus que l'état dans lequel Carmencita est entrée brusquement. Elle rugissait, elle écumait, elle criait :

« Me faire partir ! Me chasser ! C'est oune infamie, c'est oune honte ! Qu'il entre, l'homme qui veut me chasser ! Je vais le touer ! » Le pauvre Agénor cherchait en vain à la calmer. Moi, j'en avais la petite mort dans les veines. Maubec, au contraire, avait repris…

… tout son calme. Même, il paraissait satisfait, ce que je ne trouvais pas charitable. Il a dit, avec son air de rire en dedans qu'il a souvent : « Je vais chercher l'homme, puisque M la Colonelle le désire. » Deux minutes après, l'homme est entré : c'était le chemineau dont…

… je vous ai parlé plusieurs fois déjà. J'aurais dû être surprise de voir un individu si mal mis intervenir dans cette affaire. Eh bien ! pas du tout, je l'attendais presque : je n'ai pas seulement du flair, j'ai souvent…

… aussi des pressentiments. Il a salué très correctement Carmencita et le chef ; il leur a dit : « Je suis désolé d'avoir à remplir auprès de vous une mission qui vous sera pénible », et j'ai été frappée du contraste de ses paroles et de ses manières, qui étaient de quelqu'un du grand monde, avec ses habits de galvaudeux.

Il a ajouté : « Nous aurons sans doute à causer confidentiellement. » J'ai compris que Maubec et moi étions de trop. Je me

suis empressée de sortir avec mon collègue, et j'en étais bien contente, parce que les scènes violentes…

… ça m'énerve, ça me coupe l'appétit, ça me trouble le sommeil. Et il n'y avait qu'à voir l'air de la colonelle pour deviner qu'elle n'allait pas précisément raconter des douceurs au cheminneau mystérieux.

60

Je voulais descendre au bureau, mais Maubec a prétendu qu'on pouvait avoir besoin de nous. Nous sommes donc restés dans l'antichambre qui touche la salle à manger.

Nous y étions à peine qu'on a entendu à travers la porte des éclats de voix de la colonelle, tout un brouhaha de disputes, qui a duré assez longtemps. Et puis le calme s'est fait, auquel a succédé un bruit de sanglots. J'avais le cœur si chaviré que je pleurais presque.

Brusquement, la porte s'est ouverte, Carmencita a paru, une Carmencita méconnaissable, échevelée, les yeux bouffis de larmes, accablée, lamentable. Elle a crié : « Venez, ye veux faire ma confession devant vous. Ye souis oune grande coupable. »

Nous sommes entrés à sa suite. Elle était comme en délire ; elle se frappait la poitrine, elle se jetait aux pieds d'Agénor en lui demandant pardon ; puis, tout à coup, elle a pris, dans la cheminée, un restant de bûche brûlée et elle s'en est coiffée en disant : « Ye me…

« … couvre la tête de cendres, comme on fait dans mon pays, en signe de repentir. » Elle était si drôle ainsi que, tout en étant émue, j'avais peine à ne pas rire. Mais l'envie de rire m'a passé en regardant Agénor. Il était bouleversé, le pauvre cher homme. Il pressait les mains…

… de sa femme, il lui disait : « Calmez-vous. Vous n'êtes coupable que d'un peu d'exagération, ce n'est pas un crime. Vous allez retourner chez nous, à Piton-le-Causse ; je donnerai ma démission et j'irai bientôt vous rejoindre. » Elle a crié : Merci ! Ye vous ai méconnou, homme magnanime ! »

Et elle a fondu en larmes. Je ne l'avais pas attendue pour en faire autant. Mais il faut que je vous explique le motif de toute cette scène. La lettre remise par Maubec était tout simplement l'avis d'un règlement récent, interdisant aux femmes d'origine étrangère d'habiter des locaux où on travaille pour la guerre. En conséquence, Carmencita devait quitter la Ralep.

Au lieu de s'incliner, elle s'était mise en colère ; elle avait dit des injures à l'homme chargé d'apporter l'avis. Il s'était fâché à son tour.

Étant, à ce que j'ai appris, depuis un agent de la police secrète, chargé des enquêtes sur les étrangers, il connaissait toute l'histoire de notre cheffesse et de son premier mari et il l'a racontée. Il paraît que ce fameux colonel avait été colonel de chasseurs, juste pendant deux heures, nommé par les chefs…

… d'une révolution qui avait éclaté en Patagonie ; au bout de deux heures, une autre révolution avait triomphé et Gonzalès était redevenu ce qu'il était avant : chasseur encore, mais de restaurant. C'est cette révélation qui…

… rendait sa veuve si honteuse. Pour en finir avec elle, car je crois bien que je n'aurai plus l'occasion de vous en parler, une lettre de sa bonne m'a appris qu'une fois rentrée à Piton-le-Causse, elle y a vécu dans les larmes et le repentir. Décidément…

… ça n'est pas une méchante femme. La bonne ajoutait qu'elle continue à se mettre des cendres sur la tête, ce qui oblige à balayer tout le temps derrière elle. Ça, c'est une exagération que, comme domestique, au point de vue de la propreté et du ménage, je ne peux pas approuver.

61

Peu de jours après le départ de sa femme, le chef nous a fait ses adieux à son tour : sa démission avait été acceptée et, du reste, la Ralep était supprimée : on s'était enfin aperçu, au ministère, qu'elle ne servait pas à grand'chose.

En une année d'existence, elle avait fait marcher juste une auto : ça mettait cher le tour de moteur. Par suite de tous ces incidents, je me suis trouvée sans emploi. J'ai écrit une belle lettre à M. Bile, pour le prier de me caser quelque part. J'en ai écrit une autre à mon ami Zidore, lui demandant de me souffler une idée, lui qui en a tant.

Mais en attendant, je n'avais rien à faire que d'accompagner ma bonne maîtresse dans ses promenades au parc, qui est devenu bien triste depuis que, par crainte des avions, on a entouré de fagots les belles statues. L'oisiveté et surtout le manque d'aventures me pesaient beaucoup.

Un jour, comme je portais le thé à madame, je l'ai trouvée en conversation, devinez avec qui ?… Avec mon chemineau. Et j'ai été bien surprise de voir ma maîtresse, qui ne reçoit que du beau monde, s'entretenir de bonne amitié avec ce loqueteux. À mon entrée, il a dit : « Voilà notre jeune fille ! » Il est venu à moi et il a repris : « Vous ne me reconnaissez pas ? Pourtant vous m'avez vu souvent, vous avez beaucoup…

… parlé de moi, dans Bécassine pendant la guerre et Bécassine chez les Alliés. Rappelez-vous : le monsieur qui vous a reconduite à Paris en août 1914… le monsieur qui vous a embarquée l'an dernier…

« … pour l'Angleterre et qui a adopté votre chien Hindenbourg. » Ça a été un trait de lumière, j'ai crié : « M. Proey-Minans ! » Et déjà, je retirais ma coiffe pour qu'il puisse tâter mes bosses de tête…

… suivant sa vieille manie. Il m'a arrêtée il a eu la gentillesse de m'aider à me recoiffer ; en même temps, il m'expliquait : « Je ne m'occupe plus de phrénologie ; je m'occupe de police secrète, surveillance des étrangers et des suspects, recherches des espions…

« C'est pour cela que vous me voyez dans ce costume peu reluisant… Mes fonctions sont passionnantes, et vous pouvez m'y aider. » Puis se tournant vers madame, il a dit : « Consentez, chère amie, à ce que Bécassine devienne ma secrétaire : elle a du flair ; le flair c'est tout, dans la police. » Madame était hésitante.

Je l'étais aussi. À ce moment, Maria est venue m'appeler parce que le facteur apportait pour moi deux lettres sur lesquelles il y

avait écrit : très pressé. Je les ai lues. C'étaient les réponses de M. Bile et de Zidore. Ils me disaient, l'un…

… qu'il avait en vue un emploi, pour moi ; l'autre, qu'il était plein d'idées et que, venant en permission dans quelques jours, il me les dirait à ce moment. Alors je suis rentrée dans le salon, j'ai demandé à M. Proey-Minans un petit délai pour me décider. Ce que je ferai, je ne le sais pas encore, mais je suis sûre de ne pas manquer…

… d'occupations, et mes pressentiments me garantissent que j'aurai encore bien des histoires, bien des aventures à vous raconter. Nous allons nous séparer pour quelque temps, mes bonnes petites chéries, mais je ne vous dis pas adieu, je vous dis au revoir.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/B%C3%A9cassine_mobilis%C3%A9e. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.